Titre :	Référence : **ANCESTRAMIL**
# 2e REGIMENT D'INFANTERIE DE MARINE # 5e BATAILLON DE MARCHE ## HISTORIQUE **1871-1871**	**Infanterie** **1852-1871**
Auteur : **Lacroix, E. (ex-sous-lieutenant du bataillon)**	Origine : **http://gallica.bnf.fr/** **Droits : domaine public** **Transcription intégrale**
Référence : **Éditeur :** impr. de E. Lacroix (Paris) **1879**	Transcripteur : **MF. R.** Date : **2016**

Ancestramil

L'INFANTERIE DE MARINE PENDANT

LA 2e INVASION (1870-1871)

HISTOIRE DU 5e BATAILLON DE MARCHE DU 2e RÉGIMENT

ARMÉE DE LA LOIRE - ARMÉE DE L'EST (15e corps, 1re brigade, 1re division)

PAR «Eu. LACROIX

Ancestrami

TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
DÉDICACE.	IX
Un peu d'histoire.	XI
La déclaration de guerre	XVIII
NAPOLÉON III rend son épée vierge; SEDAN capitule ; l'armée est livrée à l'ennemi	XXIV
Indiscipline de l'armée	XXVII
L'arrivée au régiment.	XXX
Il faut rembourser les *milliards.*	XXXI
Chap. 1er. - Armée de la Loire. Départ de Brest.	1
BAZAINE a vendu METZ, nos drapeaux, nos soldats.	10
Exécution d'un déserteur.	11
Comment les *Allemands* savent combattre les *Français*	16 et 25
Une panique chez les moblots	20
Chap. II. - Marche sur Orléans	21
Une promenade à Orléans.	29
Chap. III. - Notes d'un capitaine du bataillon.	30
Comment reconnaitre certains signaux.	37
Comment il faut toujours visiter son chassepot avant de partir en chasse.	38
Combat d'Orléans. *La retraite en mauvais ordre* (général d'AURELLES DE PALADINES)	42
Combat offert par le bataillon à une brigade prussienne.	49
Plan de la bataille.	52
Mort du lieutenant Thésée.	54
Le chien du bataillon.	55
Bataille de Chilleurs.	58
Combat de Neuville	60
La retraite de la brigade en *mauvais ordre* (général MINOT).	62
Un épisode qui rappelle comment quelques officiers du temps comprenaient leurs devoirs.	68
L'armée de l'Est. Marche en avant	71
Marche en retraite en *bon ordre* (général CLINCHANT).	75
L'hospitalité à Pontarlier.	79
Le dernier combat, le dernier jour du bataillon	80
Entrée en Suisse.	81
Rapport à M. l'amiral Pothuau sur mon arrestation et celle de quelques hommes de mon détachement par les gens de la *Commune*	83.
Note A. - Notre combat de Neuville d'après le récit du capitaine allemand *von der Goltz.*	93
Note B. - Éloge à la marine par le Président de la République.	94
La prière d'un marsouin.	95.

TABLE DES FIGURES

Fig. 1. - Combat de la Cluze sous le fort de Joux.	VII
Fig. II. - Le 5e bataillon offre le combat à une brigade prussienne (*plan de la bataille*).	52

Fig. III. - Portrait de Misère, le chien du bataillon, fonctionnaire éclaireur. 55

DÉDICACE

A tous mes anciens compagnons du 5e bataillon de marche, je dédie cette courte relation ; puisse la lecture (style à part) leur en être agréable.

A ceux qui ont succombé, je donne un souvenir ; aux survivants, je donne l'accolade.

EUGÈNE LACROIX.

Paris, 2 octobre 1875.

UN PEU D'HISTOIRE

Chers camarades, avant de raconter l'histoire de l'un de ces bataillons de marche de l'infanterie de marine qui, pendant les années 1870-1871, ont tous su si bien illustrer *notre arme*, je ferai précéder mon récit d'un petit aperçu historique des événements qui ont amené leur formation.

Il a été écrit à ce sujet tant de mensonges, de rapsodies et d'infamies, que cela donne aux gens amis de la vérité, de véritables nausées. C'est pourquoi, sans m'inquiéter davantage de la position des écrivains qui ont parlé, chose dont je me soucie comme d'une barque coulée, c'est pourquoi, dis-je, je veux, puisque je me mets à raconter, dire à ce sujet ma façon de penser.

La première édition de cette petite brochure avait 19 pages ; elle était par conséquent fort incomplète. Mes camarades m'en ayant fait reproche, j'ai cherché à compléter la deuxième, en relatant quelques détails omis d'abord.

Cette quatrième édition, qui sera la dernière, et que je réimprime pour être agréable à quelques-uns d'entre vous qui m'ont manifesté le désir de la posséder, est augmentée de réflexions que m'ont suggéré les lectures faites et les événements qui se sont produits depuis les années de 1870-1871.

Peut-être beaucoup, qui ne professent pas des opinions libérales, républicaines et vraiment patriotiques, la trouveront-ils trop longue, tant pis pour eux (je parle ici des profanes entre les mains desquels cet opuscule pourra tomber), car entre nous autres marsouins, quelque opinion que nous ayons sucée au berceau, la seule qui doit nous tenir vraiment au cœur, c'est l'amour de la Patrie, de la liberté et la fidélité à notre drapeau, à l'ombre duquel nous nous faisons toujours gloire de marcher à l'ennemi pour l'honneur, la défense et la grandeur de la France, et

pour combattre, de *quelque genre qu'ils soient* (Prussiens, gens du 16 mai ou autres), tous les ennemis de sa tranquillité, de sa sécurité, de sa prospérité.

Perturbateurs de l'ordre, ennemis de nos lois, qu'ils soient des *rouges* ou des *blancs*, bandits en guenilles, naviguant en sabots, bandits de haut bord, gantés de blanc, naviguant en carrosse, tout cela pour moi c'est la même chose.

Qu'était le *Communard rouge ?*

Un homme mal instruit, mal élevé, ou pour mieux dire, ni instruit ni élevé du tout, ayant erré un peu partout, jusqu'à l'âge d'homme, sans recevoir aucune notion ni du bien ni du mal. Cette catégorie de malfaiteurs s'était augmentée de la série des hommes déclassés par suite de malheurs plus ou moins mérités. Dans les déclassés, on y rencontrait des gens de toute condition ; cette caste, la plus dangereuse peut-être, s'était complétée de la fine fleur des bandits venus de tous les pays.

Cette sorte de gens, qui n'ont rien à perdre au désordre et tout à y gagner, forme le plus solide appoint de la grande armée dont les auteurs d'un *2 décembre* puissent se servir.

Les déclassés sont les plus dangereux ; avec leur bribe d'instruction, ils influencent la foule des pauvres diables, et le jour du gâchis arrivé, ils s'en tirent avec ce qu'ils ont pu butiner. Je veux parler des gens de la Commune ; je suis payé pour les connaître, puisque je suis tombé dans leurs griffes.

Il y en avait de rouges et de blancs : je vais tâcher de m'expliquer.

Et tout d'abord, qu'est-ce qu'un *Communard blanc* ?

C'est un Monsieur quelconque qui par droit de naissance ou autrement, possède un nom et une position, le nom quelquefois lui appartient, mais la position qu'il ambitionne toujours de rendre meilleure, ni ses capacités, ni sa moralité, ni rien ne l'a justifiée. Le hasard des révolutions ou l'intrigue la lui ont procurée.

Vous comprenez que je ne parle ici que des exceptions, car il est évident que la naissance n'exclut pas le mérite, puisqu'au contraire les gens riches et de bonne condition sont plus à même de s'instruire que tout autre, et par conséquent plus capables aussi de tenir les hauts emplois. Généralement, le communard blanc est un *habile homme* ; il s'est fait introduire dans ce que l'on est convenu d'appeler *la Société*.

C'est ainsi que de père en fils vous voyez certaines gens se perpétuer dans de véritables sinécures. Le roi s'en va, l'empereur s'en va, la République s'en va, mais ces gens-là restent, et remettent quand ils le peuvent, qui ? un roi, qui ? un empereur; la République, jamais ! car, avec ce dernier gouverne- ment, il se trouve des gens curieux qui aiment à apporter un peu de lumière dans tous les rouages de la machine gouvernementale, afin d'en examiner et d'en assurer le bon fonctionnement.

C'est ainsi qu'un bon mécanicien doit toujours bien lubrifier les différentes pièces de sa machine, et purger de temps à autre pour ne pas laisser encrasser sa chaudière.

La race de ces communards blancs appartient à la catégorie des oiseaux de proie. Elle a pris Y Aigle pour emblème, c'est le *Vautour* qui lui eût mieux convenu.

Voilà pour les *Communards blancs.*

La différence entre eux et les rouges c'est qu'ils font un grand usage de la *fortune publique, du budget*. A la bonne heure, au moins là on peut tailler, le jeu en vaut la chandelle. Les autres s'adressent tout bonnement aux simples particuliers ; ils travaillent en petit. Nous disons page 84 ce que peut être cette sorte de gens.

Les *Communards blancs* et les *Communards rouges* étant donnés, et l'on ne peut admettre que dans une grande nation comme la *France*, il ne s'y glisse quelques fripons, que reste-t-il ? Les bonnes gens, qui, sans s'occuper de leurs voisins travaillent péniblement, très-péniblement pour améliorer leur position, pour élever leur famille. Marins, soldats, magistrats, industriels, commerçants, chefs d'usines, contre-maîtres, hommes de lettres, savants, professeurs, ouvriers laborieux, gens des campagnes, etc., voilà la France laborieuse, la vraie France, c'est 30,000,000 d'habitants (avec l'Alsace- Lorraine, c'était 35,000,000).

A ceux-là, les *Communards blancs* disent : travaillez, travaillez, suez des millions, la politique ne vous regarde pas, c'est notre affaire à nous, nous sommes les *classes dirigeantes* et nous cultivons la politique de père en fils. « *Ils nous conduisent* à SEDAN. »

Vous autres, nous disent-ils, gagnez beaucoup d'argent, gardez-en un peu, et que le reste nous soit versé pour payer notre luxe et nos folies (leur luxe, c'est de l'argent, on peut encore passer là-dessus, mais leurs folies, c'est du SANG, c'est 1830, 1848,1849, 1853, 1870,1871).

Les *Communards blancs* travaillent en grand ; c'est dans le gâteau du budget qu'ils taillent leur portion.

Que chacun de nous, lorsqu'il aura payé son tribut à la Patrie, vienne renforcer la classe des travailleurs et combattre celle des vautours.

Ceci, mes chers camarades, est une petite digression, mais je m'abandonne volontiers à ce genre de distraction, vous laissant, au surplus, libres de trouver mes idées absurdes; j'arrive à l'historique promis plus haut.

———

La déclaration de guerre

———

Donc, c'était en la bienheureuse année 1870 ! Tout souriait à l'horizon pour nous autres gens bornés ou bernés, comme vous le voudrez prendre ; et, confiant en cette apparente tranquillité, je quittais ma maison de commerce à Paris, pour aller faire un tour et donner comme on dit le coup de fouet, à une petite usine que je possédais à Saint-Nicolas, près Nancy.

A peine arrivé j'apprends qu'il y a de mauvaises nouvelles en l'air ; au café Mougel, où se dresse dans un coin la statue légendaire de *l'Empereur* (pas le petit), on discute ; les gens ont déjà peur, et beaucoup n'hésitent pas à dire qu'en cas de guerre nous serons battus. Puis l'annonce de la déclaration de guerre nous arrive subitement.

Tout à coup, panique générale; le lendemain, on fait déjà courir le bruit que les Prussiens sont à Sarreguemines.

Dans Nancy, qui possédait en ses rues 3 à 4,000 juifs allemands, pullulait déjà nombre d'espions qui propageaient la terreur et les mauvaises nouvelles.

Je quitte mon imprimerie, la confiant à mon ouvrier le plus ancien, en lui recommandant d'en tirer le meilleur parti possible pour lui, sa famille et mes autres ouvriers, et je me mets en route pour Paris. Déjà les services du chemin de fer étaient suspendus, et le désordre à son comble sur la ligne.

24 heures après la déclaration de guerre, tout était déjà désorganisé !!!!

J'arrive à Nancy, pas plus de troupe que sur la main, quelques compagnies de ligne et un escadron de cavalerie. En attendant l'unique train qui doit encore partir, je fais quelques pas sur la route de Toul. Un régiment arrive de ce côté, mais quelle allure ! Les officiers sont mornes, les soldats marchent la tête baissée, comme si déjà, et par avance, ils s'annonçaient vaincus. A peine ont-ils fait une étape, et ils sont harassés.

Accoté le long d'un mur, moi, qui crois savoir ce que doivent être des soldats qui marchent au feu, je me dis : ceux-là s'en vont à la boucherie ! et les larmes me coulent sur la moustache. Pas de cris, rien ; les habitants sont aussi mornes que les soldats, et cependant le chaud soleil de juillet éclairait la campagne.

Déjà sur toute la route j'avais rencontré de ces équipages lorrains si originaux et si légers, remplis d'hommes qui rejoignaient leur corps, mais tous éplorés, écœurés, quittant avec désespoir leurs femmes, leurs fiancées, leur famille, gavait été pour tous ces braves gens un coup de foudre.

Combien en est-il revenu? Napoléon III, nous le diras-tu ?

Et c'est au caprice d'une femme, aux ambitions malsaines d'intrigants qui osent aujourd'hui relever la tête et nous menacer, que nous avons eu à déplorer tous ces malheurs, qu'en ce moment je pressentais.

Ministres, généraux et députés d'alors, qui encore aujourd'hui êtes sénateurs, généraux, députés, de quelle monnaie paierez-vous tout le *sang* versé, et où trouverez-vous l'or nécessaire à réparer toutes les ruines accumulées sur la France, Mais qu'est pour vous la Patrie ! ! !

M. Thiers seul (que sa mémoire soit vénérée), vous a opposé sa parole puissante que vous avez méprisée, et il n'a pu ensuite réparer vos sottises qu'autant qu'elles étaient en partie réparables; et encore, pour le remercier, vos acolytes l'ont-ils chassé du poste que seul il était digne d'occuper. Il avait trop et il aurait trop réparé. Ce n'était pas votre affaire.

Je monte en wagon et j'arrive à Paris vers le soir.

Un vent d'inquiétude souffle sur la cité : la ville a l'air d'être en émeute. Des bandits en blouses blanches, le rebut de la police, crient : *A Berlin, à Berlin,* sur l'air des lampions.

Depuis deux jours la guerre est déclarée, mais déjà le désordre est partout et surtout dans l'intendance et dans l'armée. Je ne parle pas de la marine, nous connaissons tous le dicton : *marine et confusion.*

Un seul chemin de fer, celui de l'Est, qui, pour lui rendre justice, n'était pas des mieux organisé, sert au service des troupes.

Il n'y a effectivement sous les armes que la moitié des contingents, le reste n'existe que sur le papier et sur les *comptes du budget.* Pas facile à prouver l'histoire de ce compte-là, ces affreux communards, craignant qu'on leur demande des comptes, l'ont brûlée, la *Cour des comptes.*

Les arsenaux sont vides, et une des meilleures preuves que l'on puisse en donner, c'est de voir le triste emploi qui a été fait de notre flotte pendant cette guerre.

Tous ces navires, qui avaient coûté tant d'argent, sont restés honteusement dans nos ports, et un bâtiment ennemi a pu venir nous braver jusque dans la rivière de Bordeaux.

La garde nationale fait l'exercice toute la journée, on établit des cibles, on donne à ces soldats] improvisés des fusils de tous systèmes, ils nomment leurs officiers (ce qui n'est pas fort), mais enfin, sauf ce traversées braves gens sont disposés à se bien battre; ils l'ont prouvé et l'auraient prouvé davantage s'ils eussent été mieux commandés ou, pour être plus exact, si on eût bien voulu les mieux commander. Mais les généraux d'alors étaient ceux de l'empire ; une armée

républicaine ne pouvait avec eux battre l'ennemi. Trochu avec son plan… Ducrot avec son pont trop court de Champigny, qu'avez-vous fait de vos 200,000 chassepots enfermés dans Paris ? M. G. **AYMARD** a l'idée de former une compagnie de francs-tireurs avec toutes gens appartenant à la Presse. Imprimeur et Éditeur, je me rends à son appel. Une 1re compagnie se compose d'hommes ayant presque tous servi ; puis deux autres compagnies dans les mêmes conditions.
Assisté de plusieurs anciens sous-officiers, je fais le service d'instructeur toute la journée, tout en continuant l'instruction d'une compagnie de garde nationale, à laquelle, en ma qualité de sergent, j'apprenais l'école de tirailleur.
(Vous comprenez que du *commerce* il n'en était plus question. J'avais fermé la porte et envoyé mon personnel à l'exercice.)
A ce moment passent à Paris nos quatre régiments d'infanterie de marine ; je prends mon vieux livret et je vais à la caserne d'Orsay trouver le colonel, je crois que c'était M. **ALLEYRON**. Je lui demande à reprendre du service, il m'envoie promener.
Je rentre chez moi, je fais un projet de défense de la Ville de Paris basé sur l'emploi des chemins de fer et des locomotives blindées ; je vais soumettre mon idée au général Trochu, qui, après m'avoir gracieusement reçu, m'engage à lui formuler mes idées par écrit. Je profite de la circonstance pour lui demander que nos francs-tireurs de la presse soient traités comme troupes régulières et deviennent effectivement des troupes régulières, pendant tout le temps de la guerre. Il m'envoie promener comme mon colonel, mais plus poliment. Le lendemain, je lui apporte mon plan ; il me le fait remettre à son aide-de-camp, un nommé **BIBESCO**, un valaque [1] et je ne m'occupe plus de cette affaire.

Arrive la sinistre nouvelle :

SEDAN A CAPITULE !!!!

UNE ARMÉE ENTIÈRE EST PRISONNIERE, l'Empereur A LIVRÉ NOS DRAPEAUX, A VENDU L'ARMÉE.

Nos soldats s'en vont prisonniers, accompagnés de leurs officiers, sauf un petit nombre de ces derniers qui capitulent, et promettent de ne plus tirer l'épée contre l'Allemagne pendant toute la durée de la guerre. Il leur est accordé, moyennant cette promesse, de ne pas subir le sort de leurs soldats. Aujourd'hui ces officiers de rencontre sont presque tous officiers dans la Territoriale, j'en connais un pour ma part qui, aujourd'hui capitaine-adjudant major dans un de ces régiments, péchait la crevette à Royan en 1871, alors que moi, bourgeois de Paris, je faisais son métier[2] .

A ma connaissance, dans l'infanterie de marine, on n'a compté qu'un seul officier qui ait accepté cette grâce dégradante ; tous les autres se sont fait tuer ou ont partagé, captifs, le sort de leurs soldats.

Ce jour était le 4 septembre.

Le désordre est à son comble. Tous les bonapartistes filent et abandonnent leurs postes, le trop fameux **ROUHER** le premier. Arrive qui plante, ils mettent leur bourse et leur peau à l'abri. Ils sentent, ces braves gens, qu'ils ont un terrible compte à rendre, et puis il ne reste plus rien à grignoter.

---

[1] Pourquoi reprocher aux communards d'avoir eu des Polonais ou autres étrangers pour chefs, alors que notre général n'avait rien trouvé de mieux que de s'attacher un étranger pour aide-de-camp.
[2] C'était un lieutenant de la garde impériale.

Ces ambassadeurs qui nous ont assuré des alliances qui n'existent pas, s'en vont.

Ces maréchaux (l'un d'eux monte au pinacle sous la bénévole République), ces généraux qui nous ont dit que tout était prêt, alors que nos arsenaux étaient vides, capitulent.

Ces ministres qui affirmaient à la tribune par paroles mensongères, des alliances et des ressources illusoires disparaissent.

Et l'intendance, a-t-elle été assez mal gérée pendant cette guerre ! n'est-ce pas à Bazeilles, alors que toutes les cartouches étaient épuisées, qu'il vous arriva, en guise de munitions, un fourgon de souliers ?

C'est alors que quelques gens dévoués ramassèrent les rênes du gouvernement qui gisaient à terre, mais dans quelles conditions !

Ils eurent contre eux la mauvaise volonté de toutes les anciennes créatures de l'empire, qu'ils eurent le tort de conserver dans tous les ministères et dans toutes les administrations publiques.

Ils eurent le tort de laisser dans Paris tous ces soldats débandés et indisciplinés, fricotteurs des armées perdues à Bazeilles, à Sedan, à Froeschwiller et dans toute l'Alsace-Lorraine.

Ils eurent le tort de ne pas fondre toute la mobile dans l'armée régulière en l'encadrant avec ce qui nous restait de vieux soldats.

De ces mobiles venus de tous les départements, les quatre cinquièmes n'avaient jamais reçu la moindre instruction militaire. Deux jours avant mon départ de Paris pour Brest, j'ai reçu 6 Bretons qui ne connaissaient certes pas plus la manœuvre du fusil que celle du peigne, et cette foule ignorante, mal équipée, mal armée, ne connaissant pas le métier et forcément indisciplinée, a, pendant 6 mois, affamé inutilement l'héroïque population de la Ville de Paris.

Ici un épisode qui indiquera le degré d'indiscipline, non-seulement des moblots, mais même de l'armée régulière.

En ma qualité de sergent dans la compagnie de la garde nationale de mon quartier, j'étais de service aux Tuileries « poste du Pont-Tournant » le 12 septembre.

Dans le jardin était installé tout le parc d'artillerie de l'armée ramenée par le général Vinoy.

La consigne était de ne laisser entrer aucun pékin dans le jardin. Arrive un officier accompagné d'un Monsieur. Mon factionnaire, un brave coiffeur ou cordonnier du quartier, le laisse entrer. Lorsqu'ils ont fait une centaine de pas, je demande à mon factionnaire pourquoi il n'a pas exécuté sa consigne. ? Mais, réplique-t-il, le bourgeois est avec un officier, alors j'ai cru pouvoir laisser passer.

Je hausse les épaules et, rejoignant ces Messieurs, je fais savoir au bourgeois que la consigne exige qu'il rebrousse chemin. L'officier répond insolemment, prétendant que ma consigne était une *bamboche*. Pour tout vous dire, lorsque j'étais jeune, j'étais peu patient, si bien qu'il m'en est resté quelque chose. J'empoigne donc mon lieutenant d'artillerie et je le flanque au poste, ni plus ni moins qu'un tambour.

Le lieutenant qui commandait le poste, M. **DUHAMEL**, qui s'est bien conduit à Buzenval, entre parenthèse, après l'avoir fait sortir du poste, propose à cet officier, qui ne paraissait pas content, une petite partie derrière le mur de la terrasse du bord de l'eau, laquelle partie est refusée par ce brave soldat, sous prétexte que je ne suis pas de son grade, comme s'il y avait assimilation de grade entre un garde national et un officier régulier.

Le soir, émeute des artilleurs ; ils étaient tous sortis, sauf les écloppés, la grille était fermée et après avoir fait ma ronde dans tout le jardin, et n'avoir pas rencontré un seul factionnaire pour

me demander le mot (j'aurais pu enclouer toutes les pièces que personne ne m'eût dérangé), je rentrais au poste, lorsqu'une foule de ces artilleurs, accompagnés d'une quantité respectable de gens, la plupart en bonne tenue, ébranlait les grilles du jardin.
J'avais un révolver que je prêtai au lieutenant Duhamel, puis, sur son ordre, je fis sortir les hommes qui me restaient au poste, une dizaine environ, je commandais de charger les armes, ce qui fut fait sans hésitation (le simulacre, bien entendu, nous n'avions pas une cartouche), puis, la baïonnette étant mise au canon : « Lieutenant, ouvrez, maintenant, nous sommes parés ». Duhamel, ayant préalablement averti qu'il brûlerait la figure au premier qui se présenterait, ouvre la grille en grand et toute cette foule s'enfuit en désordre devant mon lieutenant et trois gardes nationaux qui les poursuivent et en ramènent deux par l'oreille. Cette affaire a été reproduite dans les journaux de l'époque. (Voilà ce qu'était le reste de l'armée du général Vinoy). *Pas un de ces hommes n'a été puni*, ni le lieutenant dégradé. Voilà où en était la discipline de l'armée qui est restée dans Paris, et dont bon nombre de soldats ont grossi par la suite le noyau des gens qui ont formé la Commune.
Je recevais, quelques jours après cette échauffourée, ma nomination de lieutenant aux francs-tireurs de la Presse[1], mais, dégoûté de voir le désordre qui régnait dans l'armée, j'avais déjà résolu de rejoindre mon ancien régiment ; on refusa de m'engager à la marine, alors je mis ordre à mes affaires, je fis des vivres et des fonds pour plusieurs mois, puis, tranquille de ce côté et ayant embrassé ma famille et serré la main à mes amis, j'appareillai pour Brest.
Arrivé dans la cour du quartier, j'aperçois un ancien camarade, **DESMEE de SAINTE-MARIE,** retraité comme capitaine, et qui, pour se distraire, faisait faire en amateur l'exercice aux recrues, puis, plus loin, sur les degrés du perron, mon copin MARCHAND, capitaine d'habillement, qui me saute au cou. - Et ! que viens-tu faire ici ? - Je rapplique. Après dix-sept ans d'absence, ce n'était pas trop tôt.
Marchand me présente au major, M. **OCHIN**. - Bon, j'ai besoin d'un comptable, me dit ce dernier, vous allez prendre la 28e compagnie, où vous remplirez les fonctions de lieutenant, de sergent major et de fourrier[2]. On m'équipe, et le lendemain je me retrouve aussi à mon aise dans ma chambre de détail que si depuis dix-sept années je ne l'avais pas quittée.
Et voilà comment, mes chers Camarades, un bon bourgeois de Paris et de Lorraine, très-occupé de ses affaires, ayant à subvenir aux besoins d'une famille nombreuse) comme il convient à tout bon citoyen d'en posséder une, ayant à soutenir un personnel d'employés et d'ouvriers, a été amené, pour ne pas mourir de rage et d'impuissance dans Paris, où il n'y avait rien à faire, à rentrer dans vos rangs, | ce que du reste il n'a pas regretté.
Mais, entre nous soit dit, il avait quelque chose de mieux à faire.
Soldat, il n'était qu'un consommateur de plus à la charge de son pays.
Industriel, il était un producteur, enrichissant son pays selon ses petits moyens, par son travail, en payant ses impôts, impôts qui servent à solder la marine, l'armée, et cette nombreuse troupe d'employés qui sillonnent la surface du territoire, et dont cependant il faut bien reconnaître l'utilité.

Aujourd'hui, nous avons, comme tant d'autres, repris le collier, et il nous faut piocher pour faire face à nos engagements personnels et aux engagements de notre pays.

Il faut rembourser les milliards que nous ont coûté les guerres de Crimée, d'Italie, du Mexique, de Chine et celle de 1870-1871, guerres qui n'ont eu pour résultat que de nous mettre au dernier rang des Puissances européennes.

---

[1] Les francs-tireurs de la Presse se sont distingués d'une façon toute particulière au Bourget, mais ce fut encore un corps sacrifié : au lieu de leur envoyer du renfort, afin qu'ils se puissent fortifier dans la position conquise, on les a abandonnés et ils furent écrasés le lendemain par des forces vingt fois supérieures à leur petit nombre. Là mourut héroïquement M. Baroche fils, expiant ainsi les fautes de son père, complice de l'Empire.
[2] D'officiers : absence totale ; morts ou prisonniers.

La plus petite d'entre elles peut nous insulter, si M. **de BISMARK** le lui permet, et pour un peu, l'Italie, sottement créée et mise au monde par Napoléon III, nous prendrait sous sa protection.

Je m'arrête ici. Nous finirions par parler politique, ce qui n'est pas notre rôle. Il paraît, comme je l'ai dit plus haut, qu'il y a des gens qui sont nés pour cette spécialité, comme d'autres pour planter des pommes de terre.

De toutes les réflexions qui précèdent, prenez-en, laissez-en, laissez tout si vous voulez et lisez ce qui va suivre : c'est l'histoire du brave 5e bataillon, qui, né le 5 octobre 1870, termina sa carrière le 2 février 1871. On pourrait presque dire de Lui :

Et le combat finit, faute de combattants.

LE 5e BATAILLON DE MARCHE

DU 2e DE MARINE

==========

CHAPITRE PREMIER

Armée de la Loire

Dans le courant de septembre, alors que l'investissement de Paris était confirmé à Brest, il fut décidé qu'un bataillon de marche serait formé d'un corps de volontaires, choisis dans le 2e régiment d'infanterie de marine, qui tient garnison flans cette ville.

A cette époque, le corps avait déjà reçu environ deux cents hommes officiers, sous-officiers ou soldats, qui, faits prisonniers à Sedan, s'étaient, au péril de leur vie, échappés des mains de l'ennemi; chaque jour voyait arriver des groupes de 10 à 20 hommes.

Ils furent les premiers à demander à partir, ceux-là qui venaient d'échapper à tant de dangers ; ils brûlaient de prendre leur revanche. Trois compagnies furent formées, elles prirent comme dénomination, les lettres E. F. G. Dans le cours de la campagne, un mois plus tard, deux autres compagnies nous rejoignirent, ce furent les compagnies M. et N.

Ces cinq compagnies ne comptèrent que des volontaires et des hommes choisis, depuis notre brave commandant, **M. P. LAURENT**, jusqu'au dernier de ses soldats. Elles formèrent le 5e bataillon de marche du 2e régiment d'infanterie de marine. L'effectif de chaque compagnie, élevé à 200 hommes, s'augmenta plus tard, au camp d'Argent, d'un détachement venu de Toulon et atteignit alors le chiffre de 250 hommes.

Le dimanche, 2 octobre 1870, notre bataillon, en tenue de campagne, fut passé en revue par le commandant de la portion de corps. On lisait sur le front de tous nos hommes l'envie de bien faire; pas de cris, pas de tapage, pas de fanfaronnade, mais l'attitude de vrais et de bons soldats qui, ne se faisant pas d'illusions sur les fatigues qu'ils auront à supporter, partaient tous avec la volonté de vaincre et de mourir pour la *Patrie* : et ils tinrent parole, car c'est à peine si deux cents d'entre eux ont revu Brest.

Après la revue, notre commandant nous fit former le cercle et nous adressa une courte allocution, discours d'une brièveté toute militaire, dont voici à peu près la teneur : « Nous allons à l'ennemi pour vaincre et peur mourir, pour venger nos bataillons écrasés à Bazeilles; obéissance passive, discipline sévère, voilà nos premières conditions de succès.

« Le bataillon devra toujours combattre isolément, vous êtes une troupe d'élite destinée à couvrir les flancs de l'armée, ou à éclairer sa marche en avant ; tous nos commandements se feront au sifflet ou à voix basse. Tout homme qui abandonnera son sac, son arme, ou qui reculera devant l'ennemi, sera fusillé[1]. Nous coucherons toujours dans les champs ou dans les bois, nous n'aurons peut-être pas toujours les vivres sous la main, vos officiers partageront vos travaux, vos privations, vos dangers, vos fatigues.

« Que ceux qui doutent d'eux se retirent, pendant qu'il en est temps encore. »

Pas un homme ne fit mine de sortir des rangs, et les cris de *vive notre commandant ! vive la France !* font vibrer les vitres du quartier. Ceux qui, moins heureux, restent à Brest, nous acclament chaleureusement et joignent leurs cris aux nôtres.

Ici commence la campagne.

On se reforme en bataille ; puis a lieu la distribution des cartouches (90 par homme), on distribue des vivres pour 4 jours et nous voilà partis, par un beau soleil, jusqu'à la gare. Nous nous embarquons pour un endroit inconnu.

Le deuxième jour nous arrivons à Nevers, nous allons camper sur la promenade de la ville ; déjà des troupes y sont installées, quelques compagnies de gendarmerie à notre droite, au-dessus un régiment non habillé et non équipé de tirailleurs algériens ; ils me font l'effet d'une bande de voleurs plutôt que d'une troupe de soldats. La vermine pullule dans ce camp improvisé et notre Commandant nous fait passer la Loire, pour nous camper sur une avenue où nous sommes débarrassés du contact de Cette troupe indisciplinée et malpropre.

Nous restons là huit jours, sans trop savoir pourquoi. Cela nous est arrivé souvent par la suite; On nous distribue des ceintures de flanelle et autres bibelots de linge et chaussures ; les comptables établissent des états de proposition tous les jours.

Cela me rappelle un fait personnel qui m'a valu un bon diner ; déjà je commençais à apprécier la valeur d'un dîner à table, car, remarquons, chers compagnons, que pendant tout le cours de cette malheureuse campagne, nous n'avons eu que de la pluie, des campements dans l'eau, jusqu'à la débâcle d'Orléans ; puis, plus tard dans l'armée de l'Est, ce fut la neige qui nous servit de coucher ; mais, à bien prendre, cela est encore préférable à la pluie.

Je reviens à mon dîner. Mon commandant de compagnie, le lieutenant **JAY**, de la fameuse compagnie G., vient m'annoncer que je suis nommé sous-lieutenant sur une proposition de Brest[2] ; c'était une erreur ; mais j'eus le plaisir de me croire officier pendant 24 heures et de faire un bon repas à table avec mon lieutenant qui voulait fêter mon épaulette.

Un matin on nous annonce le départ. Nous marchons en avant. Grande joie dans le petit camp ; on roule les couvertes, on ploie les tentes et nous voilà partis. Là, je crois laisser **VALLANCOURT**, mon fourrier, aujourd'hui lieutenant et je dois dire qu'il a bien : gagné son

[1] Si M. le général Trochu avait un peu suivi ces principes avec les troupes de Paris, où était venue se fondre cette armée dite du général Vinoy qui, en définitive, n'a montré à l'ennemi que ses talons, aurions-nous vu les Prussiens à Pantin et les communards à l'Hôtel-de-Ville ?

[2] J'avais alors l'honneur de remplir les fonctions de sergent major à titre d'amateur, en ma qualité de vieux pied-de-banc de ce brave 2e de marine, qu'après 17 années d'absence, j'étais venu ; retrouver, ce qui prouve une fois de plus qu'à ses première amours on revient toujours.

épaulette. Si tous les officiers de gandins de la mobile avaient eu le 1/10 de sa valeur ! Mais à quoi bon revenir sur ces misères. Il était malade et alité depuis deux jours, mais il veut partir, de crainte de ne plus nous retrouver, et le voilà levé et en route avec une fièvre de cheval. Trois jours après il n'y pensait plus ; il avait battu la maladie pour se préparer à battre l'ennemi. Après quelques heures de chemin de fer, on s'arrête au milieu des champs et nous voyons le convoi filer à vide devant nous. Nous restons une demi-heure environ, puis on nous fait prendre une route qui nous amène dans une ville : c'est Gien.

Nous allons camper devant l'église ; nous restons là huit jours, la ville est encombrée de gardes mobiles, troupe indisciplinée et mal conduite, ou, pour mieux dire, pas conduite du tout[1]. Ils refusent d'aller à l'exercice. Les boulangeries sont gardées par des fonctionnaires ; nous autres, recevons nos vivres régulièrement, un bataillon de chasseurs à pied est campé à côté de nous. De l'autre côté de la Loire, sur la grève et en face de nous, nous voyons le campement d'un bataillon du 3e et un du 4e d'infanterie de marine, il y a aussi un régiment de ligne, des zouaves et des tirailleurs algériens.

Nous occupons notre temps pendant environ quinze jours, à faire l'école de tirailleurs et à exécuter quelques promenades militaires pour accoutumer les hommes à la marche, au port du sac, et à tout l'attirail de campagne.

Le bataillon pousse une pointe jusqu'à Dampierre ; il y passe une nuit et revient le lendemain sans avoir vu l'ennemi.

La troupe commence à s'ennuyer de l'inaction dans laquelle on la laisse ; ce n'est, hélas, que le commencement.

Le 17, à 4 heures du matin et précipitamment, on lève le camp. Nous traversons la Loire.

C'est le grand coup, pensons-nous, on va sur Orléans par Sully, etc., chacun dit la sienne ; nous nous trompions et la fin de la promenade nous retrouve à Argent, à 5 lieues 1/2 environ en arrière ; nous traversons cette petite ville et allons camper dans une vaste plaine, où la terre généreuse nous offre une couche humide, dont une pauvre petite botte de paille ne peut nous garantir. Derrière nous se place l'artillerie, à notre droite campent les tirailleurs algériens, les chasseurs à pied, puis 2 régiments de ligne : c'est la formation de la 1re brigade du 15e corps de l'armée de la Loire (général **MARTIN DES PALLIÈRES**).

Nous voici donc embrigadés ; adieu les marches de nuit, les combats d'avant-gardes, les surprises et le reste, distractions que nous nous étions promises et auxquelles nous n'avons même pas goûté, car voilà un mois que nous promenons inutilement nos guêtres en France pendant que l'ennemi s'avance comme une nuée de sauterelles dans nos départements du Nord. Nous autres, passons notre temps à faire l'exercice. Et cependant Paris est investi et commence à compter ses vivres !!!

---

[1] Au moment de la formation de la garde mobile, qui, à vrai dire, n'a jamais été formée, on avait nommé, comme cela se faisait alors, grand nombre de petits gommeux comme officiers, de même encore aujourd'hui pour Y armée territoriale : au lieu de prendre pour officiers, d'anciens officiers ou sous-officiers ayant fait leurs preuves, on prend de jeunes gandins, qui assez riches pour perdre trois mois de leur temps, les ont consacrés à se bourrer la tête d'une espèce de catéchisme que 15 jours après l'examen passé, ils ont oublié. J'en connais un, un avocat par ma foi, qui n'a jamais servi et qui est capitaine adjudant-major dans le 27me. Nous voyez-vous, mes anciens marsouins, mes sous-officiers et moi-même sous les ordres d'un semblable monsieur, et ce qu'il y a de plus cocasse, c'est qu'une fois en uniforme il se figure que c'est arrivé. Ils se montrèrent fiers avant la guerre de porter des insignes qui leur avaient coûté si peu à gagner, mais lorsqu'il fallut marcher à l'ennemi, la plupart d'entre eux tombèrent malades; c'était une véritable épidémie. Et voilà pourquoi nos pauvres moblots, qu'on avait voulu faire soldats du jour au lendemain, furent si mal conduits. Mais il n'y a pas de règle sans exception et nous avons vu sous Pontarlier un brave bataillon se laisser écharper aussi consciencieusement qu'il était possible de le faire.

Nous restons là combien de temps, peut-être trois semaines. Un jour, le bataillon pousse une pointe jusqu'à Cerdon ; on y a vu des uhlans, un garde national tire sur eux, *trop tôt.* Probablement qu'il était payé pour cela, l'ennemi s'enfuit et nous ; revenons bredouille ; on reste à Cerdon deux jours, puis on revient à Argent.

Enfin, il est question de lever le camp d'Argent et de marcher résolument à l'ennemi.

La brigade se met en marche, nous faisons halte vers le soir et de nouveau à Cerdon, on allume les feux de bivouac dans les rues, les hommes prennent quelques moments de repos. Trois heures après environ, nous repartons et le matin nous entrons dans Sully, une charmante petite ville assise au bord de Loire. Ses habitants sont patriotiques, on voit l'au premier coup de fusil, pour peu que nous marchions en avant, ils nous emboiteront hardiment le pas[1].

A Sully, nous nous arrêtons trois jours ; notre bataillon campe sous la halle. Ce temps d'arrêt de trois jours, alors que nous avions fait une marche forcée, commence à nous sembler de mauvais augure ; Pourquoi ne pas nous avoir lancés dans la fort Orléans. Les sous - officiers de ma compagnie, tous retour de Sedan, commencent à grogner : *ça marche encore comme à Sedan, retraite en bon ordre, etc., etc.*

Enfin, tordre du départ est donné ; on traversera Loire demain. Les habitants sont dans l'enthousiasme, ils font des vœux pour nos succès et, par avance, beaucoup d'entre eux fêtent nos soldats.

A 4 heures du matin, la colonne s'ébranle, notre bataillon en tête, avec mission d'éclairer la marche nous faisons alors (le 5e bataillon), fonction de cavalerie et d'éclaireurs, grâce à notre pas allongé. Nous traversons la Loire, le plus grand silène est recommandé ; nous prenons presque le pas gymnastique, tant l'impatience nous galope ; nous traversons Bonny, Bray, nous arrivons à Bousy ; nous voilà dans cette fameuse forêt d'Orléans, il est ? heures du matin.

Trois lieues sont faites environ, mais un cavalier arrive à toute bride nous porter ordre de ne pas pousser plus loin et de faire la soupe ; puis nous restons là environ deux heures et demie. Cette longue halte commence, pour ma part, à me faire réfléchir ; j'en cause avec les sous-officiers de m compagnie, nous allons encore *battre en retraite en bon ordre.* Ça va mal, disons-nous, il va y avoir contre-ordre.

Hélas ! nos prévisions sont justes, et l'on nous donne ordre de faire demi-tour, avec une précipitation qui n'a jamais été justifiée. Nous, extrême avant-garde, à une lieue en avant, nous n'avions pas vu trace d'une seule vedette ennemie. Quel est le général qui a donné cet ordre et à quel propos ? mystère, mystère !. Mais voilà qu'il s'éclaircit.

Compagnons, j'ouvre ici une paranthèse, et c'est souvenir de cette infâme trahison d'un soldat qui, élevé au plus haut grade qui soit conféré dans l'armée, n'a pas reçu le juste châtiment qu'il méritait.

Eh bien, au moment où ce *Maréchal de France* vendait à M. de Bismark nos soldats, nos drapeaux[2] et notre noble ville de Metz, nous autres, au camp d'Argent, faisions fusiller un

[1] Ici je pique une note que mon estomac reconnaissant me suggère, en remerciant Mme Vigouroux de sa bonne hospitalité. Un petit état-major de la Compagnie G., a trouvé toujours chez elle, table ouverte et bonne table, et si franchement, si cordialement offerte ! Combien de fois plus tard nous avons eu à établir différence, alors que nous traversions d'autres pays bien moins hospitaliers.

[2] Nous savons que celui de notre brave 2e est revenu à son port d'attache, sauvé par notre chef de musique ; Bazaine, de sinistre mémoire, n'a pu vendre celui-là.

pauvre garçon, qui, s'étant éloigné du camp plus que de raison, aurait été ramené par un capitaine de francs-tireurs.

Il fut accusé de désertion devant l'ennemi : une malheureuse paire de souliers neufs qu'il portait à la ceinture indiquant suffisamment son intention de couper à tous les genres d'exercices auxquels nous nous livrions, et, de par la loi martiale, il fut condamné et exécuté *illico*, c'est-à-dire le lendemain matin et enterré sous les sables de la Loire.

J'étais alors greffier de la cour martiale et j'y remplissais, par la volonté du chef d'escadron, Président qui visait toujours à l'acquittement, le rôle d'avocat d'office, mais mon éloquence ne put sauve ce pauvre diable. C'est la paire de souliers qui l'a perdu.

Et cependant le maréchal *Bazaine* promène libre ment sa honte à l'étranger et nourrit son luxe avec 1^{e} salaire reçu pour services rendus à l'ennemi ! ! !

Mais rappelons-nous avec bonheur que nous avons eu à compter peu de soldats de ce genre. Un général **Abel DOUAY** a été se faire tuer pour ne pas survivre à la défaite. A Reischoffen, officiers et soldats ont fait leur devoir *jusqu'au bout* ; à Bazeilles, 10,000 marsouins ont soutenu bravement et sans reculer d'un pouce le choc de 50,000 Prussiens. De ce 10,000 braves, il en est resté juste assez pour nous raconter les épisodes de ce gigantesque combat les autres sont morts courageusement, faisant face au Prussien et entourés d'un cercle imposant de cadavres ennemis.

Hurrah pour la marine, qui n'a jamais compte un traître dans ses rangs !

La nouvelle de la capitulation de Bazaine circule elle traverse la colonne en y faisant courir un frémissement de rage. !

Nous avions donc perdu 25 jours, puisque nous voilà au 30 octobre. Il faut dire aussi que la réception les châtelains de ces pays avait beaucoup de séduction, du moins pour les officiers supérieurs ; pour vus, la plaine nous offrait généreusement son sol humide mais les officiers d'état-major (dont pour ma part, j'ai pu constater, toujours avec un nouveau plaisir, la tenue correcte et la grâce avec laquelle ils portaient le binocle), intendants, officiers l'état-major, moblots et petits crevés se gobergeaient parfaitement, palpant leurs appointements qu'ils économisaient, et vivant aux dépens des châtelains qui, lu reste, mettaient la meilleure grâce du monde à es retenir, ce qui donnait le temps au *sinistre Bazaine*[1] (1) de conclure la petite affaire en question.

Et pendant ce temps, les vrais, les bons soldats officiers, sous-officiers et soldats), sous la tente, se rongeaient les poings d'impatience, et usaient inutilement les vivres, les vêtements, la solde du Gouvernement. Ah! les 90 cartouches de nos hommes, Qu'elles commencent à leur peser depuis six semaines, que, sans pouvoir les échanger, ils les promènent ans la Crotte ! Sans compter qu'à ce petit manège a moitié ne pouvait plus servir, même à tuer les moineaux.

Mais je me suis trop longuement, étendu sur ce sujet ; je reviens à Sully.

Nous battons donc noblement en retraite et en bon ordre (mot consacré); nous rentrons à Sully, vers 2 heures, et nous y faisons triste mine. Nous voyez-vous : partis le matin avec l'air décidé, nous devions tout dévorer, tout renverser, ne nous arrêter qu'à Paris, et puis, après trois lieues !!! En retraite, sans avoir vu l'ombre d'une chenille bavaroise, d'une marmite prussienne : nous traversons Sully et nous retournons à Cerdon. Notre bataillon s'y cantonne et le reste de la colonne va retrouver son campement à Argent.

[1] Je suppose qu'ici le terme est au moins bien approprié.

Pendant ce temps, le général **TROCHU** (qui avait son plan et le mien avec)[1], et le général **DUCROT** disaient à nos bons Parisiens que l'armée de la Loire, marchant de succès en succès, allait arriver sous leurs murs ; ils armaient la canaille de chassepots, la gardaient dans Paris et lançaient contre l'ennemi nos braves marins, quelques compagnies d'élite (les francs-tireurs de la Presse entre autres), et les bons bourgeois fauteurs du plébiscite. Ces braves ont bien payé cette bêtise ; et ils l'ont expiée comme de bons français en se faisant massacrer à Buzenval, pendant que le général **DUCROT** laissait faire, et que l'amiral commandant le Mont-Valérien laissait aussi ses canons dormir.

Mais reprenons le cours de notre histoire.

A cette époque, la compagnie fut détachée comme poste avancé à Isdes. Elle y reste quelques jours. Nous y faisons un service assez actif, quoique complètement inutile, d'avant-postes.

Le bataillon nous rejoint à Isdes et nous poussons tous jusqu'à Vannes ; là nous restons deux jours. Le deuxième jour il se passe un épisode qui malheureusement, n'a pas eu le dénoûment désiré : nos cartouches sont encore restées dans la giberne.

Des femmes éplorées, des hommes, des enfants, des vieillards, arrivent sur des charrettes à Vannes ; ils nous apprennent que Vienne-en-V al est livré aux flammes par les prussiens. M. **JAY**, commandant de la compagnie G, demande à notre chef de bataillon, M. **LAURENT**, la permission de courir sus à l'ennemi avec sa compagnie. Notre commandant donne l'autorisation et nous annonce que si la marche en avant se continue, il fera suivre nos sacs sur des voitures. Nous voilà donc partis à la légère.

N. **JAY** réunit une centaine d'hommes, ceux qui lui tombent sous la main, les autres sont aux avant-postes ou de service. M. **JAY**, lieutenant, votre serviteur, sergent-major, les sous-officiers **LEVY, MARY, COUSIN, TAHIER,** n'oublions pas notre clairon **JOUANNE** et tout le peloton, nous prenons le pas allongé, un petit pas de course. A Tigy nous apprenons que la compagnie d'éclaireurs manœuvre sur notre droite, du côté de Neuvy-Guilly. Nous arrivons au-dessus de Vienne, en traversant un petit bois qui nous permet d'examiner la plaine ; cette plaine est parsemée de villages et de bourgs importants, nous apercevons Jargeau, Olivet et à l'horizon les clochers d'Orléans, jamais encore nous n'avions été si loin. Cette vue d'Orléans nous donne un stimulant dont au surplus notre troupe n'a pas besoin, tant est grand son désir de rencontrer l'ennemi.

Les gens du pays nous renseignent sur la manière d'opérer des bandits prussiens ; tous les matins, sur les cinq heures, ils viennent par bandes de 100 à 200, ils réquisitionnent le fourrage, le pain, le blé, enfin tout ce qui est à leur convenance, puis, après s'être repus, ils repartent pour recommencer le lendemain.

La veille, dans une de leurs excursions, un franc-tireur, égaré par-là, avait tué un de leurs hommes. Le matin ils étaient revenus et, pour venger la mort de leur soldat, ils avaient pris les habitants de la principale rue, devant l'église, les avaient attachés sur leurs lits, puis, après avoir mis le feu, ils avaient fermé les portes ; quelques moments après, tout brûlait et les cris des victimes se mêlaient au craquement des poutres et des vitres qui se brisaient[2].

---

[1] Avant de partir pour la campagne, j'avais remis au Général un plan qui, amour-propre d'auteur à part, s'il avait été suivi, aurait amené d'autres résultats, la preuve est qu'on y vient aujourd'hui : locomotives blindées, forts reliés par des chemins de fer, etc. Voir annexe n° 1 page 97.

[2] C'est probablement ce que le fameux NOTRE FIRTZ appelle l'Art de combattre les Français. Et voilà des lascars qui aujourd'hui prétendent se mêler des affaires du Chili et du Pérou sous prétexte que ces deux peuples font la guerre en barbares. - Canailles et hypocrites, ces prussiens ! Qu'ils disent donc tout de suite qu'il leur faut par là une conquête, que nous serons trop niais ou trop faibles pour entraver.

Pendant ce temps, ces blonds et doux Allemands, venus en France pour nous apprendre à nous, Français, la patience, les bonnes mœurs, la tempérance, etc., faisaient bonne garde pour empêcher tout secours d'arriver, et ce ne fut qu'après être bien sûrs que leur œuvre de destruction était complète, qu'ils quittèrent la place.

Nous arrivons une heure après, prévenus trop tard, cela a toujours été un peu ainsi.

Les populations ont été d'une lâcheté remarquable pendant toute cette guerre, et si le vol, le pillage, l'incendie, le viol et la ruine se sont abbattus sur nos villes et nos campagnes, il faut avouer que la couardise des habitants en a été presque toujours la cause.

Vingt années *d'empire* rendent un peuple bien lâche, et cependant la race des lascars, qui nous ont conduits dans le cul-de-sac de Sedan, puis de là dans les prisons d'Allemagne, osent aujourd'hui relever la tête et nous menacer d'amener le fils de cette Espagnole, qui voulait sa guerre à Elle. Dieu nous garde de la domination de ces gens, sous laquelle nous verrions encore nos bataillons décimés sans honneur ni profit[1].

C'est encore là une digression ; revenons donc à notre affaire.

M. Jay étant renseigné sur les chemins que prenait l'ennemi et sur ses allures, pose des postes avancés, puis chacun, en attendant le petit jour se prépare à prendre quelque repos et surtout de la nourriture. On était parti le matin le ventre creux. Les habitants prennent qui un, qui deux troupiers chacun à leur charge, et, sans indiscrétion je crois pouvoir avancer que chacun des nôtres fit honneur à la marmite de son amphitrion.

Mon lieutenant m'invite à partager son repas, que nous prenons dans l'hôtel du pays. Préalablement, j'avais fait parvenir un mot pour Vallancourt, mon fourrier, qui était resté à Vannes, et je l'engageai à venir nous rejoindre avec le reste de la compagnie et à presser l'envoi des sacs. J'avais l'idée qu'une fois tous nos hommes sous la main, nous pousserions notre pointe, sans plus nous préoccuper de notre brigade, et je soutiens que nos 250 gars, se jetant tout à coup à corps perdu dans Orléans, auraient causé un joli désordre parmis les Bavarois qui l'occupaient.

Pendant le dîner, on nous amène un homme et une femme soupçonnés d'espionnage. M. Jay les fait relâcher, faute de preuves suffisantes. Il est neuf heures environ ; après forces libations et de beaux projets faits pour le lendemain (la fable de la laitière et du pot au lait), nos marsouins se disposent à s'allonger dans quelque coin, et nous allions en faire autant lorsqu'une estaffette, expédiée par notre commandant, nous donne l'ordre de virer de bord immédiatement.

Adieu tous nos projets ! rompez les faisceaux, et en retraite. Les habitants, qui comptaient sur nous, pleurent et se lamentent ; ils nous supplient, en nous embrassant, de rester. Mais l'ordre est là ! Il faut partir après avoir usé d'une hospitalité que nous ne pourrons pas récompenser. Nos hommes n'ont plus l'allure du matin. Ils marchent en rechignant, en grognant, et, ma foi, je n'ai pas, pour ma part le courage de leur imposer silence, car ce qu'ils pensent tout haut, je le pense tout bas. En route, un cavalier vient à notre rencontre, il demande le sergent-major. C'était mon commandant qui me donnait l'ordre péremptoire de revenir ; il avait intercepté le mot que j'envoyais à Vallancourt.

Le lendemain, dès le matin, retour à Cerdon, puis le surlendemain à Sully.

Nous revoyons encore les habitants hospitaliers de cette charmante petite ville.

Ils nous reçoivent avec la même urbanité, et j'avoue que pour ma part, j'en suis tout étonné. Ils comprennent, ces braves gens, qu'après tout, il n'y a rien là de notre faute. Bien armés, bien

[1] Aujourd'hui, ce fils de hyène est mort misérablement, mais par les indiscrétions de ces bandits, qui après avoir vendu leur pays projetaient encore d'y venir assouvir leur sort, d'où nous pouvons voir les beaux jours qu'il nous préparait.

disciplinés, bien aguerris, voilà 1200 hommes qui, depuis sept semaines, promènent inutilement leurs guêtres et leurs cartouches à vingt portées de canon (acier Krupp), et cependant tout le Nord est envahi, et les chevaux prussiens mangent, depuis tantôt trois mois, les récoltes de la Champagne, de la Bourgogne et de la Beauce.

Piquons ici une petite histoire vraie, Nous étions donc campés sous la halle ; les uns fourbissaient leur petit bibelot ; d'autres dormaient, rêvassaient ; quelques autres caressaient le ventre rebondi d'une large bouteille, et moi, assisté du sergent **LEVY** (un joyeux compagnon, ce soldat-là)[1], nous débitions aux moblots, par passe-temps et avec force gasconnades, le fonds de commerce de notre hôtesse, nous faisions des affaires magnifiques : une tablette de chocolat d'un sou, 10 sous, c'était toujours la dernière ; enfin le dernier, le vrai dernier des fromages a été vendu je ne sais plus combien mais une somme fabuleuse. Il n'y avait plus rien dans la boutique, pas de quoi rassasier une souris. Nous nous pâmions de rire ; tout simplement Mme **VIGOUROUX**, jolie brune, entre paranthèse, et encore plus aimable que belle jubilait, elle avait, en une heure, encaissé tout son fonds et son hospitalité était ainsi largement payée quoi qu'elle l'eut offert de tout cœur *gratis pro deo.*

Patatras ! au milieu du calme le plus profond, une débandade dans les rues ; voilà tous nos moblots, nos clients de tout à l'heure qui prennent leurs jambes à leur cou, jetant à droite et à gauche leurs provisions ; ils passent devant nous comme les feuilles qu'emporte un vent de tempête.

Nos marsouins, qui n'ont cependant pas l'habitude de s'étonner, ouvrent des yeux très-grands, puis, tout à coup, se rappelant qu'ils ont des mains, ils s'en servent pour ramasser les provisions, et, le fromage vendu tout à l'heure rapplique chez nous sans trop de détérioration. Il a été revendu une heure après ; l'histoire ne dit pas que c'est au même troupier. Eh bien ! savez-vous ce qui était arrivé ? De l'autre côté de la Loire, 3 ou 4 uhlans étaient apparus, et voilà nos moblots en déroute.

CHAPITRE II

Lorsque je commençais, à l'aide de mes souvenirs, écrire l'histoire de notre bataillon, je pensais pouvoir mener à bonne fin ce récit successif de nos ourses aventureuses ; mais des préoccupations de tout genre m'en ont ôté le loisir.

Aujourd'hui, j'ai perdu la mémoire, tous ces événements me font l'effet d'un rêve en partie effacé, et mis, il est un peu tard pour revenir sur des faits déjà oubliés, hélas ! même de ceux qui devraient le mieux s'en souvenir[2].

Cependant, pressé par plusieurs de mes anciens compagnons d'armes, je vais tâcher de me remémorer et de continuer l'historique de la campagne jusqu'à l'époque du 2 février, date de notre dernier combat.

---

[1] Aujourd'hui, il turbine avec moi des travaux de la paix, et parfois nous causons de ce temps-là.

[2] Je parle ici pour ces têtes sans cervelle qui, oubliant l'invasion et les ruines qu'elle a entraînées à sa suite, accepteraient encore pour maître le jeune fruit sec de Woolwich, avec accompagnement de ses acolytes au ventre creux, mais aux dents longues. Cette note je l'écrivais il y a sept ans ; je la reproduis en 1879, rien n'est changé si ce n'est un être qui a disparu. Mais que de gens n'en ont pas moins oublié tous nos désastres et accepteraient encore un maître.

Notre retraite précipitée nous avait ramenés à Cerdon, nous y restons jusqu'au 7 novembre et nous nous mettons de nouveau en marche ; le 8 au soir nous arrivions à Châteauneuf. La carte en main je suivais le mouvement, cette fois c'était bien une marche en avant, nous traversâmes la ville sans nous y arrêter pour aller camper à environ 3 kilom, plus loin, dans un parc clos de murs. L'ordre du départ fut fixé pour le lendemain, 9, à 3 heures du matin et avis fut donné de se préparer à combattre. Nous partions à 4 heures, notre bataillon formant l'avant-garde.

L'ordre de marcher dans le plus grand silence, était scrupuleusement observé ; c'était fantastique de voir ces douze mille hommes allongeant le pas par une nuit sombre, et la colonne se déroulant sans bruit sur la route comme un long serpent noir dont le reflet des armes formait comme les écailles.

Laissant Jargeau sur notre gauche, nous arrivons vers les huit heures à Fay-aux-Loges sur les confins de la forêt d'Orléans ; déjà depuis quelques heures nous entendons sur notre gauche une canonnade bien nourrie.

La brigade fait halte à Loury pendant 2 mortelles heures, pourquoi[1] ? Puis elle se remet en marche, mais ce n'est plus la galopade du matin, il y a de l'hésitation, on sent le manque de décision et les marsouins enragent de savoir que si près, on se bat sans eux. Vers l'heure de midi, on fait une nouvelle halte, on trempe la soupe, on brûle le café, puis on repart (j'ai ma petite carte du Loiret à la main) c'est toujours en avant ; les visages sont joyeux et la marche est allègre. Plus de détonations ; sommes-nous vainqueurs enfin une fois ? Peut- être que non, car à Loury nous prenons des chemins qui n'ont mais été faits, ni pour l'artillerie, ni pour une troupe en colonne et nous rétrogradons, marchant sur Orléans ; *mauvaise affaire*, disent les marsouins de la Compagnie G.

Une pluie fine et froide nous pénètre les os et tous arrivons à la nuit close dans une plaine : c'est Fleury-aux-Choux.

Il est huit heures du soir, soit seize heures de marche, et en définitif, 8 lieues en avant 8 lieues en arrière : valait autant se tourner les pouces.

La brigade s'arrête et reçoit l'ordre de bivouaquer. Notre compagnie était de grand garde M. **PAGES**, notre capitaine adjudant-major, me donne ordre d'aller reconnaître et occuper avec mon peloton un grand bâtiment, qu'au clair de lune l'on apercevait au loin sur un talus, d'y former mon poste de grand'garde et, la position reconnue, de lui en rendre compte.

Nous voilà partis, pataugeant dans un pied d'eau Arrivé au but, je reconnais la gare des Aubrais. Je place mes sentinelles, j'envoie mon caporal **REDOUT** (un de nos meilleurs tireurs) en reconnaissance, il revient au bout d'un quart d'heure avec de brave gens d'Orléans qui nous apportent la grande nouvelle que les Bavarois ont été battus à plate couture, qu'ils sont en pleine déroute, etc., etc., et ils accompagnent cette nouvelle d'un bidon de vin, de pain blanc, de victuailles abondantes. Ils nous signalent en outre quelques compagnies de fuyards réfugiées dans la forêt à quelques kilomètres. C'était le résultat de la canonnade du matin : le petit succès de la bataille de Coulmiers. Nous eussions continué notre marche en avant, le soir nous étions à Arthenay au lieu d'être à Orléans ; toute l'armée bavaroise, nous l'anéantissions dans sa déroute puisqu'elle nous tombait dans les bras, puis, faisant demi-tour, nous marchions sur Paris, doublement fort de la destruction des Bavarois et d'une victoire la première, la seule, qui redonne au soldat la conscience de sa valeur.

[1] Notre général, M. Martin des Pallières, qui a publié ma foi, un fort beau livre sur cette campagne, ne nous a jamais expliqué cela. Il est probable qu'il ne se l'est pas expliqué lui-même.
Bon pour se battre, le dit général, mais pour avoir de l'initiative ; pas son affaire. 2 heures à entendre la canonnade en se demandant ce qu'il faut faire; mais, tonnerre de Brest ! le dernier de nous le savait bien : marcher en avant.

Je fais parvenir ces nouvelles à notre capitaine adjudant-major par mon sergent **TAHIER** ; puis nous prenons un moment de repos, couchés sur l'asphalte de la gare, pendant que nos camarades, moins favorisés du sort, sommeillent au frais dans la plaine inondée de Fleury-aux-Choux. Inutile de vous dire que bien abrités et bien chauffés (car un wagon de charbon nous offre le combustible), nous avons dégusté avec délices les provisions si heureusement arrivées ; ce qui prouve qu'il n'est pas toujours fâcheux être de grand'garde et que parfois le poste le plus périlleux devient le meilleur, sans compter les chan.es d'honneur.

Nous nous attendions à une alerte. Pendant la nuit les Prussiens devaient venir reprendre une locomotive, mais il n'en fut rien. Le lendemain, dès aube, départ sur 2 colonnes, l'une suit la ligne d'un chemin de fer, l'autre la grand'route, celle de Paris. Nous tenons toujours l'avant-garde.

Enfin, nous y voilà sur cette route de Paris.

Les faubourgs d'Orléans sont en flammes ; les Allemands battus n'ont trouvé rien de mieux en partant que de tout brûler. Voilà Cercottes ; les chenilles bavaroises jonchent la route. Les Allemands sont rejoints par la compagnie d'éclaireurs qui nous précède ; elle n'a qu'à les ramasser, ils passent près nous et une envie insensée de les égorger nous saisis car on se rappelle Bazeilles, où nos camarades, ayant épuisé leurs cartouches, mais non leur courage, ont dû se rendre accablés par le nombre.

Rappelons-nous toujours, soldats de la marine, que les Allemands en ont fait, de ces braves ! Ils 1es ont fusillés[1]. Cela criait vengeance ; mais de quel cœur tuer des gens désarmés, nous étions sûrs avant une heure de les joindre corps à corps, et là, en vrai soldats, d'assouvir à notre aise notre besoin de vengeance.

Partout sur la route les paysans nous encouragent à doubler le pas ; en était-il besoin ?

Ils ne sont qu'à deux heures ! ils ne sont plus qu'une heure, dépêchez-vous, vous les rattraperez ! pas un n'en réchappera : Et notre marche devient un petit pas gymnastique. Vous voyez cela d'ici.

La pluie tombait fine, fine ; les trains d'équipage et les roues des affûts avaient tracé sur la route larges et profonds sillons formant autant de petits ruisseaux. Tant mieux ! Vivat pour la pluie, les Prussiens ne peuvent plus, dans ce marécage, traîner leurs lourdes pièces ; ils s'y embourbent eux-mêmes ; notre bataillon au pied léger marche comme sur asphalte du boulevard.

Voilà Chevilly et la vaste plaine qui s'étend derrière lui. Voilà, à 2 kilomètres, l'armée ennemie !

Nos compagnies d'éclaireurs engagent la fusillade, notre ordre de bataille est pris et nous avons l'honneur d'être en première ligne. Allons, les sous-officiers de la compagnie G, allons, mon vieux clairon **JOUANNE**, viens boire à ma gourde pour chasser l'humidité et éviter le rhume de cerveau, tout à l'heure seront les bidons du Prussien trois fois maudit, le nous viderons.

A ce moment, nous avons cru que c'était arrivé ; bien ! non, mes camarades, il paraît que nous étions pas prêts, il paraît qu'il manquait des hausses pour les canons. Trente lieues en avant, du côté Champigny, c'étaient les ponts qui étaient trop *courts*, un vrai guignon, quoi !

Nous voilà dans la plaine 3 heures environ, l'arme pied, sous la pluie, dans 2 pieds de terre détrempée et faisant le pas gymnastique surplace. Pendant que nous nous livrons à cet exercice salutaire et hygiénique, l'ennemi s'en va tranquillement les mains dans ses poches et fumant probablement : vieille pipe, et nous, semblables à un chasseur qui au moment de tirer, fait raté, nous voyons notre gibier disparaître.

[1] Redisons-le à nos enfants, que ceux-là le redisent aux leu et que le jour de la revanche arrive enfin.

J'ai vu des camarades en pleurer de rage et, dois l'avouer, j'étais un de ceux-là.

Si la veille, notre brigade avait continué sa marche en avant, nous arrivions le soir à Artenay au lieu d'arriver à Orléans, et toute l'armée allemande nous tombait dans les mains, ce qui faisait alors de bataille de Coulmiers un véritable succès. Mais non nous avons fait 7 lieues en avant, puis 7 lieues en arrière, pour recourir le lendemain après ces gaillards-là, puis nous les rattrapons, et pourquoi ? pourquoi les laisser filer. Il y avait là des généraux qui s'appelaient, si mes souvenirs ne me trompent pas, **de MOTTE-ROUGE, d'AURELLES de PALADINE** et autres, de même qu'à Paris, il y avait MM. **TROCHU, DUCROT,** etc.. Eh bien ! ces gens-là sont encore généraux aujourd'hui, ce sont eux qui ont réorganisé l'armée, ce sont eux qui ont présidé à la nomination des officiers de la réserve et de la territoriale, cela promet pour la revanche.

Vers 5 heures notre commandant, qui se mordait furieusement la moustache, nous fait rompre les faisceaux, et nous conduit à une ferme[1] surplombant de quelque peu la plaine, c'était une façon de nous tenir les pieds plus secs. On s'installe dans les bergeries, à la place des moutons, dont il ne reste plus que les toisons qui pendent aux solives des greniers. La chair avait servi à assouvir la voracité allemande.

Combien de temps sommes-nous restés dans ces parages, 8, 10 ou 15 jours ?... je n'en sais plus rien, le petit journal que j'écrivais ayant été perdu au combat de la Cluse.

Toujours est-il qu'ennuyé de l'inaction dans laquelle nous étions (inaction n'est pas le mot, nous faisions des manœuvres et des retranchements pour rire), je demandai à aller à Orléans[2] ; mon commandant ne pouvait, en conscience, refuser à un bon bourgeois de Paris d'aller prendre un bain et de faire raccommoder sa culotte, seulement ce fut à mes risques et périls qu'il m'accorda cette permission. Je partis de suite, la route était encombrée sur plus de 2 lieues de convois militaires, charrettes, voiture de réquisition, de fricotteurs, etc., et tout cela dans un désordre indescriptible. L'armée au bivouac était d'une malpropreté assez complète ; tous les corps portaient le même uniforme, un pantalon, une capote et un képi couleur de muraille, grâce à la boue qui servait de literie à ces pauvres troupiers[3]. Nous qui avions une bergerie nous étions des aristocrates.

Je croyais aller seul à Orléans et je cheminais gaillardement, lorsque j'entendis un pas de course derrière moi et on me héla. Bon, me dis-je, me voilà arrêté, ma culotte restera déchirée ; j'active le pas sans retourner la tête.

- Mais arrêtez donc, *chef*. Je me retourne, c'est mon brave clairon tout essoufflé. Il avait appris, au retour d'une corvée, que j'étais parti et, sans plus de façons, il avait pris sous la semelle de ses souliers la permission de me suivre[4].

Ah ! vous partez sans moi, me crie-t-il, eh bien, me voilà, et qui est-ce qui vous nettoierait vos effets, etc.

- Eh bien ! viens, et en route. Nous revoyons les ruines fumantes d'Orléans. Les rues sont encombrées de soldats débandés.

---

[1] C'était la ferme d'Andeylou. Lors du retour offensif des Prussiens, elle fut détruite complétement par eux.

[2] Mon histoire se lie naturellement, comme disait le sergent **Mouton** notre vaguemestre, à celle du bataillon et c'est aussi le récit de la campagne, en ce que nous en avons vu. L'histoire en a été bien falsifiée par quelques écrivains militaires, qui ont cherché à rejeter leurs fautes sur le dos d'autrui.

[3] Dans une même compagnie on pouvait reconnaître les képis de 30 régiments différents; la suite du désordre impérial se montrait là dans toute sa nudité.

[4] Mauvais exemple qu'il ne faut pas imiter, mais nous nous ennuyions tellement!!! et puis nos grands chefs commettaient de si nombreuses irrégularités, qu'un pauvre troupier pouvait bien se permettre celte petite incartade, qui au fond n'était qu'un excès de fidélité pour son chef.

Je descends chez le beau-père d'un de mes amis. Tout d'abord on ne me reconnaît pas, mon costume d'officier déguenillé et crotté donnant peu de confiance ; mais après quelques mots, on s'embrasse et l'on fête mon arrivée. J'ai alors la volupté de changer de linge et de chaussure, ce qui ne m'était pas arrivé depuis le départ de Brest, soit 2 mois environ, et J'OTE MES BOTTES ! c'était la première fois depuis le départ de Brest.

Je fais un repas *assis à table* devant un bon feu ; mon clairon, en garçon bien appris, se fait servir à la cuisine par une charmante soubrette ; nous restons là 24 heures. Je parcours toute la ville et j'y cherche vainement une lorgnette de campagne pour mon Commandant. Dans cette bonne ville d'Orléans tout ce que je trouve, c'est un télescope de 1 mètre 50 de long. Je renonce à faire une acquisition aussi encombrante, je rentre dîner, je me couche dans un lit[1], un vrai lit avec des draps blancs, et la nuit je revois en rêve les rues de Paris, la Case de la rue des Saints-Pères…

Le lendemain, j'emprunte cent écus à mon hôte, mon clairon approuve chaleureusement cette idée, j'embrasse tout le monde, **JOUANNE** fait de même et nous voilà partis, nettoyés, racommodés et restaurés pour au moins un mois ; et de plus, la bourse pleine. Nous arrivons sans encombre au bivouac, on s'est bien aperçu de l'absence du clairon, mais on savait qu'il m'avait suivi, il en est donc quitte pour un sermon du commandant de la compagnie, sermon dont j'empoche largement ma part.

———

Ici je m'arrête pour la deuxième fois. Les notes d'un capitaine du bataillon me tombent entre les mains ; elles rappellent toutes nos pérégrinations sans commentaires.

Je me réserve, cependant, si le temps me le permet, de dire en terminant quelques mots de notre combat de Neuville et de celui de la Cluse où, tenant l'arrière garde, les bataillons de marche de chacun de nos quatre régiments d'infanterie de marine eurent le périlleux honneur de soutenir la retraite de l'armée de l'Est, honneur partagé avec le 39^{e} de marche et les braves artilleurs du fort de Joux. L'ennemi fut arrêté toute une journée par une poignée de braves ; le sol de la patrie a bu le sang du plus grand nombre, mais l'armée fut sauvée, armes et bagages, et la France a appris qu'elle avait encore des soldats qui savaient mourir pour elle.

Notre général alors était M. **PALLU DE LA BARRIÈRE**, un marin devenu général, puisqu'il paraît que notre flotte était en papier, de sorte que nos matelots se sont fait pousse-caillou afin de ne pas rester les bras croisés. Aujourd'hui le général est redevenu marin, et nous espérons bien le voir un jour occuper un des plus hauts grades de l'armée navale comme il appartient à tous nos braves officiers généraux de l'armée de terre et de mer qui ont su faire leur devoir dans ces temps malheureux. On a pu les compter !!!

———

[1] Pendant ce court séjour dans la ville d'Orléans, j'ai remarqué qu'elle était encombrée d'une quantité de soldats débandés et dont en vain on aurait pu chercher les chefs. Cela me donna de mauvaises idées pour la suite. Cette armée qui avait vaincu à Coulmiers avait l'air à son tour d'être en déroute.

Cxlpmmmmmmmmmmmmmmmmmmmmmmmmmmv^)^^^^^^^^^^^^^^^^^^^^^^ ^^^^^^^^^^^^^^^^^^^^^^^^^^^^).[222]ùùùùùùùùùùùCHAPITRE III

Notes d'un capitaine du 2e[1]

(M. BER).

« Départ de Brest le 5 octobre 1870, avec les 3 compagnies E, F, G (je commande la compagnie E), F est commandée par **MALMANCHE** et G par **JAY**. M. **LAURENT**, chef de bataillon, **PAGE**, adjudant-major, **GUYOT**, officier payeur. Effectif de chaque compagnie, 200 hommes. Arrivés à Nevers le 6 à 10 h. du soir, campés dans le jardin public. Changés de campement le 8, et installés au bord de la Loire sur une petite esplanade. Partis de Nevers le 10 en chemin de fer, arrivés à Gien le même jour, campé près de l'église. Partis le 12 en reconnaissance à Dampierre, revenus bredouille à Gien le même jour. Partis le 13 en reconnaissance vers Dampierre et Ouzou er, rentrés à Gien dans la nuit du 14 au 15 par une pluie battante, avec le bataillon du 4e régiment qui nous a rejoints.

Partis de Gien le 17, à 4 h. du matin, pour Argent (Cher), arrivés le même jour; campés dans une plaine près la route de Henrichemont avec la brigade entière. (La 1re division du 15e corps est en formation). Création d'une cour martiale : **MASSENET**, chef d'escadron d'artillerie, président ; le sergent-major de la Cie G, greffier. Partis en reconnaissance avec de l'artillerie, de la cavalerie, toute l'infanterie de marine et un bataillon de ligne à 4 h. du soir, le 21, arrivés à Saint-Florent à 9 h. du soir. Partis le 22 à 5 h. du matin, arrivés à Sully à 10 h. du matin (fausse alerte)[2]. Partis à 3 h. de l'après-midi pour Cardon, arrivés le soir à 7 h. Partis le 23 à 6 h. du matin, et revenus au camp d'Argent le même jour à 9 1/2 du matin. Le 25, reçu un détachement à raison de 45 hommes par compagnie. Ce sont tous des conscrits, mais ils sont bien encadrés et se conduisent pendant la campagne comme de vieux soldats. Partis le 27 à 4 h. 1/2 du soir (on lève le camp), arrivés à Sully à 1 h. du matin. Partis de Sully le 29 à 4 h. du matin, arrivés à Bouzy à 8 h. du matin, on devait se diriger sur Orléans. A midi, ordre de retourner à Sully, arrivés à 2 h. de l'après-midi. (Bruits de la capitulation de Bazaine et d'armistice.) Partis de Sully le 30, à 6 h. du matin, arrivés à Cardon à midi pour y cantonner (confirmation de la capitulation de Bazaine). Partis de Cardon le 7 novembre, à 7 h. du matin, passés par Sully et arrivés à Bonny à 1 h. de l'après-midi. Partis de Bonny le 8, à 7 h. du matin, arrivés à Châteauneuf à 1 h. 1/2 avec toute la division.

Partis de Châteauneuf le 9, à 4 h. du matin, en avant-garde vers Orléans, arrivés à Faye-aux-Loges à 7 h. du matin, repos de 2 h. pour attendre la division. Partis pour Train ou (repos d'une heure). Partis pour L'Oury (repos 1/2 h.), on entend au loin le canon et les mitrailleuses dans la direction ouest d'Orléans. Remis en route en forçant la marche vers Orléans, en traversant la forêt. Arrivés la nuit à Fleury-aux-Choux (le canon a cessé depuis 6 h. du soir), campés dans une plaine.

Le 10, partis de bon matin sur la route d'Artenay, marche rapide, avant-garde. Ramené des prisonniers. Cantonnés le même jour à la ferme d'Andalou en avant de Chevilly, en grand' garde.

[1] Il y avait déjà plusieurs mois que je cherchais à l'aide de mes souvenirs déjà bien effacés à reconstituer l'histoire de notre bataillon, lorsque ces notes me sont parvenues ; elles sont succinctes, mais elles ont ce précieux avantage de donner les dates précises de nos marches et contre-marches ; je laisse la parole à notre capitaine, M. Ber.

[2] Voir page 49.

Parti le 12 au matin avec la moitié de ma compagnie en reconnaissance, dépassé Artenay, reconnu l'ennemi, avoir dispersé une de ses reconnaissances, ramené un prisonnier.

Le bataillon part le 17, à 2 h. de l'après-midi, pour cantonner à Artenay et occuper les points environnants. Arrivés à 3 h. de l'après-midi, attaqués la nuit par un fort détachement prussien qui voulait occuper Artenay et qui se replie rapidement aux premiers coups de fusil. Le 18, les deux compagnies M et N, du régiment, arrivent pour renforcer le bataillon. **WEILER**, capitaine, **MONTAGNE** capitaine[1].

Je reprends un moment la parole.

Nous formions là l'extrême avant-garde; devant nous, à 2 lieues, était l'ennemi, qu'après la bataille de Coulommiers nous aurions dû écraser. Il avait eu tout le temps de se reformer.

La première besogne fut de fortifier le village ; la Cie G, a son poste juste en face de l'ennemi ; elle se fait un petit retranchement qui lui vaut un satisfecit du commandant.

A notre gauche et hors du village est campée notre brave compagnie d'éclaireurs, où nous comptons plusieurs camarades et notamment le lieutenant **TIRAT**. Ils trouvent du laiton à faire les fils télégraphiques, ils s'en servent pour les tendre dans la plaine, ce qui fait un joli casse-cou, où quelques jours près, les cavaliers ennemis sont venus s'empêtrer.

Nous n'avions pas d'artillerie avec nous, cependant une fortification sans cet accessoire ne présentant pas un aspect assez formidable, nous y remédions à l'aide de la cheminée d'une locomobile qui, de loin, faisait fort bon effet.

Dans Artenay, nous avons des espions qui correspondent avec l'ennemi. Étant de grand ‘garde sur la ligne du chemin de fer à environ 3 kilo. d'Artenay, voici le petit moyen que j'emploie pour découvrir d'où partent les signaux. Je vous le livre pour que vous puissiez vous en servir au besoin.

Vous piquez une petite baguette en terre, elle est fendue par le haut et vous intercalez dans cette fente un bout de papier, puis vous vous reculez d'une dizaine de pas en arrière, vous guettez le moment où le signal se fait, et vous piquez à l'instant une seconde baguette sur le prolongement de la première en visant le signal, de telle façon que les 2 baguettes et le signal représentent une ligne droite.

Le lendemain, au petit jour, vous vous placez derrière la deuxième baguette et visant la première, vous trouvez sur son prolongement la maison d'où est parti le signal, vous surveillez les lascars qui l'habitent et vous les pincez : c'est ce qui fut fait.

C'est vers cette époque que notre compagnie d'éclaireurs fait une petite reconnaissance des plus brillantes. Une section commandée par un sergent pousse une pointe à 2 heures en avant sous le nez de l'ennemi, pour ainsi dire, elle fait halte dans un village ; bientôt elle y est attaquée, mais mon sergent ne s'était pas endormi, les Prussiens sont reçus de le bonne façon, puis, devant des forces supérieures; cette petite troupe bat en retraite tout en combattant, et ce brave sergent, au secours duquel marche un peloton, est rejoint sans avoir perdu un seul homme, C'était le

[1] Mort en Cochinchine en 1877, c'était un brave officier, doux pour ses soldats, mais rude à l'ennemi.

sergent **FANDOZ**, on aurait dû le faire officier ce jour-là, et par la suite nous n'aurions pas eu le chagrin de le voir se fourvoyer parmi les gens de la commune.

Quelques jours après, il m'arrive à moi-même une petite aventure que je vais vous raconter, parce qu'elle prouve une fois de plus qu'avant d'aller en chasse, il faut s'assurer de son arme.

C'était le 22, je crois, il faisait un temps splendide qui donnait envie d'aller se promener ; je prends au râtelier le premier chassepot qui me tombe sous la main et je sors des retranchements.

J'avais remarqué dans la plaine une charrette abandonnée ; mon intention était, de la gagner, de m'y installer commodément et d'y guetter les uhlans, cette seule fin de gagner un cheval pour notre Commandant.

Me voilà donc parti, faisant route tantôt à quatre pattes, tantôt à demi-courbé, m'arrêtant complétement par instants, ouvrant l'œil et l'oreille. J'arrive près du but, je me redresse ! A bâbord, j'ai un uhlan, j'en ai un à tribord, un autre à l'avant. J'ai pensé tout de suite, et je ne vous le cache pas, que c'étaient *beaucoup de hulans*. Cependant j'ajuste celui de gauche avec une précision toute mathématique, je le voyais déjà par terre, je presse le doigt, et… rien du tout, mon chassepot n'avait pas d'aiguille.

Bigre, voilà une promenade qui menace de mal finir ; je mets la baïonnette au canon, puis je m'affale et je bats en retraite à reculons, et à plat ventre ; e n'était pas commode pour aller vite, mais j'avais eu l'air de disparaître dans une trappe et j'en ai été quitte ainsi. Mais vous voyez que faute de m'être assuré du bon état de mon arme, je me trouvais exposé à passer un moment désagréable.

Le 24, à 8 h. du matin, nous quittons Artenay. Nous avions su si bien le garder pendant ces 8 jours, que les Prussiens, sauf l'attaque de nuit dont j'ai parlé plus haut, n'avaient plus osé venir s'y représenter.

Deux heures après notre départ, nous sommes remplacés par un régiment de ligne, il est attaqué ; notre brave compagnie d'éclaireurs n'était plus avec nous elle était restée à la ferme, près d'Artenay[1].

Elle reçut l'ennemi de pied ferme, et c'est alors que les petits fils de fer plantés dans la plaine produisirent leur effet ; les cavaliers faisaient bonhommes comme des capucins de carte. Après s'être battu toute la journée et avoir perdu la moitié de son monde, le commandant de la compagnie battit en retraite, mais toujours en combattant et défendant le terrain pied à pied. Quant au régiment de ligne qui nous avait remplacés, surpris et composé d'hommes peu aguerris, il lâcha pied jusqu'à la Croix-Briquet, où notre artillerie de Marine arrêta l'ennemi.

Mais continuons le journal de M. Ber :

« Nous arrivons à Saint-Lys à 4 h. du soir (on entend le canon sur la gauche, les Prussiens attaquer Artenay). Nous partons le lendemain 25, pour Neuville, nous y étions à 4 h. du soir. Les Prussiens viennent d'y être repoussés par un bataillon de ligne. Le 26, à 8 h. du matin, nous nous dirigeons vers Runeuve, petit village en avant et à 2 kil. environ de Neuville-aux-Bois,

[1] Les Prussiens étaient renseignés sur tous les mouvements par les paysans, c'est ainsi qu'ils avaient appris notre départ a moment même où nous l'effectuions.

aux avant-postes. Le 27 au matin, une fraction de la compagnie E va en reconnaissance, le lieutenant **GIRARD** la commande. Il rencontre une reconnaissance ennemie ; après quelques minutes de combat, il la met en déroute. Surpris, les Prussiens se replient, en laissant environ 40 hommes sur le terrain ; nous n'avons pas de blessés.

Partis de Runeuve le 27, à 3 h. du soir, pour Loury, campés à Loury à 5 h. du soir, revenus le lendemain à Runeuve après avoir exploré la forêt. Partis le 2 décembre pour Saint-Germain et la ferme de Puyseaux, tout près de l'ennemi, j'occupe le Puyseaux avec la compagnie. Combattu le 3, depuis 10 h. jusqu'à 4 h. du soir. Nous attaquons une brigade entière. Dans ma compagnie, j'ai M. **THESEE**, sous-lieutenant, tué à côté de moi, mon lieutenant **GIRARD** est légèrement blessé et j'ai 23 hommes hors de combat, je reçois l'ordre de revenir à la ferme du Puyseaux, j'y subis un bombardement de 2 h. sans pertes, grâce à une tranchée-abri qui nous défilait. A la nuit tombante nous battons en retraite sur Neuville, l'ennemi y tente une attaque de vive force, il est repoussé à bout portant et subit de grandes pertes[1].

Nous quittons Neuville dans la nuit ; partis pour Orléans à travers la forêt, nous sommes en arrière garde. La tête de colonne rencontre l'ennemi à Loury et se replie. Nous reprenons l'avant-garde et nous passons par des chemins impossibles, barricadés, labourés, semés de trous de loups, route presque inconnue. A un endroit nous sommes complétement arrêtés : la route est entièrement barrée par un monticule de terre et derrière se trouve un fossé profond rempli d'eau. Il faut une heure pour que nos hommes, sous la direction du sergent-major de la Cie G, frayent un passage à la brigade en coupant les petits arbres avec les haches de campement. Mais il faut abandonner les bagages et une batterie de 8, qui ne peuvent passer. Arrivés à Orléans le matin, et partis de suite al faubourg de Bourgogne pour recevoir l'ennemi, ma compagnie est envoyée à Saint-Loup ; nous combattons toute la journée.

Le soir, attaqués dans le haut du faubourg par des forces supérieures qui nous barrent le passage et occupent les maisons. Le bataillon perd 150 homme dans un combat corps à corps, mais nous passons après avoir fait beaucoup de mal à l'ennemi ; un moment je suis pris, mon revolver me dégage. Toute l'armée bat en retraite, nous évacuons Orléans. Le bataillon quoique exténué[2] tient bon, nous laissons passer la troupe débandée. Arrivés le matin 5 à la Ferté-Saint-Aubin, repartis le 6 au matin pour Salbris au milieu d'une cohue indescriptible, d'une déroute insensée. Le bataillon, à peine installé à la grand' garde, prend le même soir le chemin de fer pour Vierzon afin d'en ramener les fuyards. Je pars le 7 (seul), pour Tours chercher des effets ; à mon arrivée, le gouvernement se dispose à partir pour Bordeaux, je ne puis retourner, l'on m'apprend que l'ennemi occupe Vierzon et que les communications sont interceptées ; je me mets à la recherche du bataillon, j'arrive le 9 à Poitiers, le 10 à Guéret, Montluçon, Moulins le 11, et Nevers le 12 où j'ai des nouvelles. Revenu le 12 à Montlucon, le 13 à Bourges, le 14 à Mehun, et le 15 je retrouve le bataillon près de Vierzon. - Nous partons le 16 pour aller à Quincy (ferme des Rosiers). Partis le 19 pour aller devant Bourges.

Partis de Bourges le 22 décembre, en chemin de fer pour l'armée de l'Est en formation, arrivés le 24, sans descendre de wagon, par un froid très vif. Le bataillon est cantonné à 2 kil. de Chalon-sur-Saône, à Châtenoy-le-Royal.

Partis de Châtenoy le 31 décembre[3], arrivés le soir à Chevry (commune de Saint-Maurice). Partis le 1er janvier 1871 pour Clucy. Partis le 2 pour Dôle, le 3 pour Montmirey-le-Château. Partis le 4 pour Marnoz (à compter du 4, ma compagnie est détachée du bataillon, pour être attachée comme soutien, à l'artillerie à cheval de la réserve générale, 19e et 20e batterie du 2e

[1] Lire la note relative à ce combat, page 55.

[2] Depuis le 3, 6 h. du matin, jusqu'au 5 les hommes n'ont pris n repos, ni sommeil, ni vivres; on se bat en dormant. Ceux qui ont été tués alors, n'ont pas dû s'en apercevoir, ils n'ont fait que changer de sommeil.

[3] Neuf jours de gaspillés.

régiment d'artillerie pièces de 8). A partir du 4, je ne parlerai du bataillon que rarement. Nous faisons tous partie de la réserve générale, composée de l'infanterie de marine[1], du 29e de marche, du 38e de ligne et de 2 batteries d'artillerie. Cet effectif a été augmenté dans le courant du mois. Je marchais avec l'artillerie, dans les mêmes régions que notre bataillon, mais je ne le rencontrais que rarement, nous nous trouvions à quelques kilomètres les uns des autres.

Partis le 4 pour Marnoz, le 5 pour Boult, le 6 pour Oxon (commune de Rio)[2]. Partis le 7 pour Cenans, partis le 8 en reconnaissance, revenus le soir à Ouan. Partis le 9 pour Cubrial (on voit le feu, et on entend des détonations vers Villersexel), nous nous portons en avant, et arrivons à la fin du combat. Bivouaqué avec la brigade dans un petit bois près de Villersexel. Partis le 10 pour Courchaton, le 11 pour Ornans, arrivés à minuit, pris position devant Arcey, que nous attaquons le lendemain matin à 10 h. jusqu'à 2 h.; l'ennemi est chassé de ses positions. Combat d'artillerie, fait quelques prisonniers. Bivouaqué au coin d'un bois jusqu'au matin, temps désastreux, les chevaux gèlent sur pied. Partis le 15 sur la route de Belfort. Pris position le 15 dans l'après-midi, sur une hauteur, près de Boisevaux en face le mont Vaudois, au bord de la Lisame. Combattu le 15 jusqu'à la nuit, bivouaqué sur notre position, le combat recommence le 16 et le 17 jusqu'à la nuit. Tenus en échec par le mont Vaudois, armé de grosses pièces de siège qui nous envoient des obus de 0m. 22c. Nous partons le 18 à 8 h. du matin pour Desandan. L'attaque n'a pas réussi, la retraite commence. Partis le 19 pour Uzelle, le 20 pour Rougemont, le 21 pour Châtillon-sur-Lizon. Arrivés à minuit (une marche épouvantable, des hommes ont les pieds gelés).

Partis le 26 au soir pour Saint-Ferjeu (près de Besançon). Arrivés à 11 h. 1/2. Nous nous établissons le 24 à la Baucerotte (côte de Plainoiseau) pour appuyer la retraite. Partis le 25 pour Chantrans, en passant par Ornans, arrivés dans la nuit. La déroute est accentuée, nous rencontrons des foules, des groupes, des mélanges de toutes armes. Partis le 27 pour retourner à Ornans, reçu contre-ordre en route ; retournés à Chantrans. Partis le 28 de Chantrans pour aller à Bians, arrivés dans l'après-midi, à 2 kilomètres de Sombacourt. Le soir l'ennemi surprend une brigade à Sombacourt et s'empare de son artillerie, à 8 h. du soir, nous nous établissons à Bians avec l'infanterie de marine et l'artillerie, pour protéger la retraite, nous passons par des chemins impraticables et nous arrivons à Doubs, près Pontarlier, le 30, à 7 heures du matin.

Nous apprenons des nouvelles de l'armistice et en même temps, que cet armistice ne concernait pas l'armée de l'Est. Nous partons du Doubs, le 31 au matin jour Pontarlier. Le général **CLINCHANT** qui a remplacé le général **BOURBAKI**[3], négocie avec les Autorités suisses.

Partis de Pontarlier le 31 janvier, à 4 h. du soir, sur la route des Verrières. Bivouaqué la nuit dans la neige, derrière le fort de Joux. Partis le 1er février pour les Verrières[4], on combat toute

---

[1] PALLU DE LA BARRIÈRE, capitaine de vaisseau, faisant fonction de général commandant la brigade.

[2] Nous restons là deux jours à nous ennuyer et pour nous distraire nous descendons dans la plaine déloger un poste prussien; il faisait si froid qu'on avait peine à manier le chassepot (voir la figure ci-contre). E. L.

[3] Nous étions à 3 heures de Belfort. Pourquoi le général Bourbaki a-t-il disparu alors. Ce général bonapartiste craignait probablement d'assister à la victoire de troupes républicaines combattant pour leur pays et non pour un Empereur.

[4] Après avoir couvert la retraite de l'armée et protégé le passage à Verrières, de l'artillerie et des bagages, en reprenant le -village de la Cluse et en tenant le col pendant six heures, la brigade de réserve, composée du 38° et du 29e régiments de ligne et des 4 bataillons de marche des régiments d'infanterie de la Marine, sous les ordres du général Pallu de la Barrière, s'est jetée dans les montagnes du Jura, où elle a exécuté les marches les plus pénibles, suivie pas à pas par l'ennemi, mais lui faisant toujours face. Malgré le froid et la fatigue, cette colonne ne s'est pas laissée entamer, et après huit jours des plus dures épreuves, elle est rentrée dans nos lignes en bon ordre et avec toutes ses armes. Le Ministre de la Guerre a félicité les troupes du général Pallu de la Barrière pour la constance et l'énergie qu'elles ont déployées dans cette circonstance. (Journal de l'Armée.)

la matinée, nos compagnies passent la Cluse en ayant l'eau jusqu'à la ceinture pour défendre le passage de la route de Suisse. Nous y perdons les trois quarts de ce qui restait de nos compagnons, c'est le dernier combat, nous sauvons toute notre artillerie. L'ennemi arrêté par notre résistance cesse la poursuite de notre armée en déroute et dans la nuit nous franchissons la frontière, les soldats sont désarmés.

Je quitte l'artillerie, et je rejoins l'infanterie de marine qui se groupe et se réunit à Fleurier, nous partons le 2 février pour Travers, le 3 pour Colombier, et le 4 pour Boudry et Cortaillod. Le 7 au soir, les officiers reçoivent la désignation de leur lieu d'internement, quelques officiers sont désignés pour conduire les troupes, et les soldats d'infanterie de marine du 5e bataillon (bien diminués, hélas !!!)

Ils sont dirigés sur Rapperschwyl et Barrburg, où ils sont internés, je vais à Saint-Gall. Le 12 mars, nous recevons tous l'autorisation de rentrer en France en passant par Genève, quelques officiers du bataillon sont désignés pour conduire nos troupes. Le 15 mars, nous repassons la frontière. »

DEUXIÈME PARTIE

UN ÉPISODE DE LA CAMPAGNE 1870-1871

1,250 hommes d'Infanterie de Marine (Laurent Commandant), contre 20,000 hommes de troupes prussiennes (artillerie, cavalerie, infanterie) (Général Von Krantz).

Dans la matinée du 3 décembre 1870, le 5^{e} bataillon de marche, du 2^{e} de marine, d'un effectif de 1,250 hommes environ, avec 14 officiers. M. le chef de bataillon **LAURENT** commandant, offre le combat à une brigade prussienne, en plaine, entre le village d'Achères et l'hôpital de Saint-Germain à une demi-lieue environ en avant de Neuville, où la première brigade du 15^{e} corps (général **MINOT**, commandant) est installée, et si bien, paraîtrait-il, que ma foi, nous ne l'avons pas vue bouger de la journée.

Nous formions l'avant-garde de ce corps d'armée que nous couvrions par nos postes de grand'garde et par nos sentinelles lancées en enfants perdus.

Le 2 au soir, le Commandant avait donné l'ordre que l'on se tint bien sur ses gardes et que dès le petit jour, le branle-bas de combat fût fait rapidement et sans bruit. Comme depuis longtemps on avait perdu l'habitude de se déboucler, même d'un bouton de guêtre, que l'on couchait les armes à son côté, on était bientôt debout, comme vous le pensez.

On secouait les oreilles à la façon de notre pauvre chien *Misère*, dont je vous donne plus loin le portrait, et l'on était paré à marcher. Notre bataillon était formé, comme nous l'avons dit plus haut, de 5 compagnies ; et pour mieux expliquer les phases de cette belle journée, éclairée par

un soleil magnifique[1], je vais tâcher par un croquis de vous faire comprendre, pour ceux qui n'y étaient pas, notre position par rapport à l'ennemi.

Notre bataillon avait 2 compagnies de grand garde ; l'une, la compagnie F, **MALMANCHE**, capitaine-commandant posté au point T et couvert par de petits postes détachés. La compagnie E, le lieutenant **BER**, dont j'ai recueilli les notes que vous avez lues précédemment, faisant fonction de capitaine commandant à la ferme des Puyseaux au point P, également éclairée par des avant-postes ; et enfin, le gros de notre petite armée : la compagnie N, commandée par **MONTAGNE**, capitaine. La compagnie M, capitaine.- commandant, **WOELLER**, et la fameuse compagnie G., **JAY** lieutenant, faisant fonction de capitaine ; **STEPHANI**, sous-lieutenant faisant fonction de lieutenant ; votre serviteur, sergent-major faisant en même temps fonction de sous-lieutenant[2].

Notre état-major était formé de notre brave commandant **LAURENT**, de l'intrépide M. **PAGES**, capitaine adjudant-major, de l'aventureux M. **GUYOT**, lieutenant, faisant fonction de trésorier, mais s'adjugeant l'emploi d'éclaireur, et d'aide-de-camp du Commandant, etc., il était plus souvent, ce jour-là surtout, plus près de l'ennemi que de sa caisse, enfin notre adjudant X. aujourd'hui officier, dont je regrette de ne plus me rappeler le nom. Nous le voyons au point S avec le mulet qui traîne une petite charrette. Elle porte notre réserve de munitions de guerre ; puis le sergent **MOUTON** avec la voiture chargée des bagages, de la boîte de pansement, etc. En avant de notre première ligne de tirailleurs, un point blanc désigne notre chien Misère, il a l'air de marquer l'endroit où tout à l'heure va tomber notre camarade **THESEE**, nommé sous-lieutenant la veille.

Au petit jour, chacun est à son poste. Au point K était un grand amas de fagots formant un monticule sur lequel était placé un soldat en vigie. Du point K' au point K" était conduite une tranchée commencée de la veille, profonde déjà d'environ 0,80 centimètres et où une subdivision continuait le travail.

Vers les huit heures, le soldat en vigie nous dit apercevoir comme un mouvement sur la route de Chatillon qui, à 3 lieues de là environ, domine la plaine (du point A à A). Je monte près de lui et à l'aide de ma lorgnette, je distingue parfaitement un corps de troupe qui défile en colonnes

---

[1] Il est évidemment plus agréable de se battre par un beau temps que par la brume qui vous rend toujours maussade ou qui vous pousse à la mélancolie, ce qui est malsain devant l'ennemi.
Vous avez dû quelquefois éprouver cette sensation.

[2] Grand état-major de la compagnie G. - Jay, lieutenant faisant fonction de capitaine, aujourd'hui capitaine. - Stéphani, sous-lieutenant faisant fonction de lieutenant, commandant le 2e peloton, aujourd'hui lieutenant. - E. Lacroix, sergent-major faisant également fonction de sous-lieutenant, commandant le 1er peloton, sous-lieutenant, dans la soirée de cette chaude journée, aujourd'hui redevenu un bon bourgeois de Paris.
Petit état-major. -Vallancourt, sergent-fourrier, aujourd'hui lieutenant. – Sergents : Fortunato (*) - Pinon. - Mary. - Cousin - Tahié - Lévy (***):- Lamaze - Tournigand - Piétri - Assas - Bérard. - Logereau - Dodion de Keraman. (Celui-là portait un beau nom, mais c'est tout. Un beau jour, il a disparu, n. i, ni, fini. Ce n'était pas un jour de combat, c'était la veille (j'ai cru qu'il était mort !) Parmi nos caporaux, je me rappelle : Fouasse aujourd'hui sergent, décoré, médaillé, chevronné, et qui fait son service en Calédonie avec un jeune collègue qui me touche de près, et qui a nom Gaston Lacroix, - son collègue Redouté. - Sautot, et enfin pour musique, le clairon Jouanne et son collègue et tous les officiers de cette compagnie, les sous-officiers (sauf deux, Keraman et moi), et une partie des soldats échappés de Sedan sous les balles prussiennes; c'était une brave Compagnie que la Compagnie G, et les autres aussi, bien entendu.
(*) C'est lui qui nous disait, alois que mollement assis sur un tronc d'arbre ou sur une ruine quelconque, nous grignotions ce que la fortune du jour avait apporté à la marmite : Vive la vie des camps, quand on est à table. C'était le philosophe do la bande joyeuse.
(**) Celui-là c'était le grincheux. Jamais content, ni du commandant, ni du capitaine, ni de la cantinière. Cela faisait diversion.
(***) Aujourd'hui adjudant du personnel de notre compagnie de travailleurs

serrées. Sont-ce des Français ? sont-ce des Prussiens ? Dieu seul le sait. Je fais avertir le Commandant et voilà tout le monde sur le pont et paré.

Vers les dix heures, la fête commence ; le sous-lieutenant **GAY du PALLAND** qui fait une reconnaissance près d'Achères au point G, rencontre un gros de cavaliers prussiens, le commandant de cette reconnaissance nous croit des leurs, il s'avance sans défiance en faisant signe au lieutenant que les Français sont dans la plaine, et il désignait nos premières lignes de tirailleurs qui déjà s'allongeaient en rampant. Notre farceur de marquis du Palland (aujourd'hui capitaine) n'a pas la délicatesse de désabuser l'officier prussien, il l'attend, lui et sa troupe, à bonne portée, 200 pas à peine, et pif paf, il en jette la moitié à terre, le reste bat en retraite.

Mais notre camarade n'avait pas vu tous les bonshommes qui défilaient là-haut devant nous depuis tantôt 2 heures. Ceux-ci reviennent donc à la rescousse, mais en plus grand nombre. Le capitaine **MALMANCHE** déploie en tirailleur le capitaine **BER** qui tient l'aile droite, appuyé au point P, et qui, de son poste, a jugé la situation, déploie à son tour en tirailleur, va s'appuyer au taillis F. Avant de gagner cette position, il est écharpé par l'ennemi, perd une vingtaine d'hommes, mais une fois maître du bois, il prend sa revanche et par un feu bien dirigé il cause à l'ennemi qui recule des pertes sensibles. Du centre, le commandant **LAURENT** lance les deux compagnies M et N, l'une qui va se relier à la compagnie E (Malmanche) sur la gauche et à la compagnie F (Ber) sur la droite.

La compagnie G est de réserve pendant quelque temps, mais M. Jay trépigne et s'impatiente, il demande au commandant à marcher et il va renforcer la ligne du centre. Je reste avec ma subdivision de réserve, au point R, les Prussiens ont ouvert le feu sur toute la ligne. Ils ont établi une batterie au moulin D, une autre batterie dans la tranchée du chemin de fer B B et de là ils canardent la ferme de Puyseaux et l'hôpital ; ils arrosent notre commandant d'une pluie d'obus, mais lui, semblable au Dieu Terme, reste insensible à ces invites réitérées, il ne bouge pas de la place où il se trouve si bien pour juger les coups, nous le voyons au point T, à côté de lui est M. Guyot. J'ai l'avantage avec ma réserve, au point R, de recevoir les projectiles prussiens, cependant ils sont inoffensifs, sauf pour un seul homme qui fut frappé.

Il est 2 heures, le combat dure depuis 10 heures, nos tirailleurs usent consciencieusement leurs cartouches ; à gauche, au point R, à 3 lieues de là environ, une canonnade insensée[1] derrière nous la 1re brigade continue à jouir d'un doux farniente, et cependant voilà que nos cartouches touchent à leur fin.

Enfin nous voyons arriver deux petites pièces de campagne, elles se mettent en batterie au point P, elles tirent 3 bordées sur la batterie postée au moulin 0, lui font cesser le feu un moment et..

faisant demi-tour par principe, voilà nos artilleurs qui nous tirent la révérence et s'en retournent avec la conscience du devoir accompli.

Allons ! c'est à notre tour, le second peloton de la compagnie G ; (puisque la brigade du général **MINOT** digère) il s'agit d'envoyer sur la ligne notre réserve de cartouches et de nous y envoyer nous-mêmes, nous voilà donc partis au pas gymnastique. A 4 heures, tout le bataillon est en ligne, tape qui tape, cogne qui cogne. On fouille les camarades tués pour récolter leurs bonnes

[1] C'est le combat de Chilleurs où le Général Martin des Pallières, attaqué par des forces supérieures, perd la bataille. Cependant il peut battre en retraite avec toute son artillerie et ses bagages, ce que ce pauvre général Minot n'a pas su faire, quoiqu'il ne se soit pas battu.
Si ce général, au lieu de rester les jambes croisées à la façon orientale, avait fait marcher ses troupes sur ce corps d'armée qu'un simple chef de bataillon d'infanterie de marine tenait en échec, il passait sur le ventre de cette troupe épuisée par une longue marche et abrutie d'une résistance à laquelle, depuis longtemps, elle n'était plus accoutumée. Après l'avoir culbutée, nous tombions sur les derrières de l'armée qui à 2 heures de marche, attaquait le général Martin des Pallières, et le lendemain, au lieu de battre en retraite, nous marchions en avant.

cartouches. Mais il y a une fin à tout et les munitions manquent. Le commandant envoie l'ordre de battre en retraite : *(difficile à faire comprendre à des marsouins, cet ordre-là* !) le mouvement s'exécute cependant, mais en rechignant. L'ennemi a été si bien reçu le matin qu'il ne songe pas à nous suivre.

A ce moment, j'aperçois au loin M. **PAGES** qui me fait des signes de détresse, il marchait difficilement dans les terres labourées, si bien que je le crois blessé, mais il n'en est rien. Arrivé près de moi il m'apprend que le commandant de ma compagnie, M. **JAY**, est tombé sur le champ de bataille. Au dernier moment, il a reçu une balle dans la jambe.

Nous autres ne laissons à l'ennemi que nos morts, je fais donc ramasser une escouade de droite par le sergent **COUSIN**, et rebroussant chemin, nous allons chercher notre pauvre lieutenant qui perdait beaucoup de sang ; nous le ramenons, on lui fait un premier pansement et nous prenons la route de Neuville. On fait l'appel ! Après le combat c'est toujours un vilain moment, il manque des camarades, c'est déjà triste, et depuis la veille nous sommes à jeun, ce qui ne rend pas le cœur plus gai.

Nous arrivons près de Neuville, il existait là, sur une petite éminence où s'élevait un moulin à vent, une batterie française, de pièces de 8 ou de 7, je ne sais plus trop. On y fait halte, on grignote un bout de biscuit, un morceau de pain, les plus fatigués s'endorment.

Il est environ 8 heures, la nuit est noire, tout-à-coup pif, paf, un tra la la d'enfer devant nous, c'est-à-dire entre le Moulin et Neuville. Ce sont nos Prussiens de tantôt qui attaquent cette position, Neuville était entouré de fortifications passagères suiffisantes pour repousser un coup de main. L'ennemi est reçu convenablement et canardé à bout portant par les pièces de 4 qui en envoient un très grand nombre rejoindre leurs aïeux. Notre première brigade s'était reposée dans la journée, mais alors elle a assez bien pris sa revanche.

En ce qui nous concerne nous ne sommes pas tranquilles ; il est certain que nous avons l'ennemi à l'usant, à l'arrière, de bâbord et de tribord. Cependant la fusillade cesse et nous partons, nous entrons dans Neuville en passant sur les cadavres ennemis.

Il y avait là de bien belles bottes qui auraient remplacé avantageusement les souliers éculés et les guêtres mal ficelées de nos soldats, mais nous n'avions pas le temps de nous livrer à cette récolte. Le bataillon aligné sur une grande avenue fait face à l'ennemi[1].

La nuit est sombre, à trois pas on ne se reconnaît pas, on entend au loin des murmures. Les Allemands sont là ! à deux pas. Ils se tâtent pour savoir s'il faut recommencer l'attaque, cependant ils ne bougent. Pendant ce temps la brigade a plié armes et bagages et sans tambour ni trompette, elle file sur Orléans par la forêt. Vers 10 heures du soir, quittant à notre tour notre faction désagréable, nous faisons par le flanc droit et moitié dormant, moitié éveillés, nous voilà, partis clopin-clopant, chacun se cassant le nez sur le dos de celui qui le précède, ce qui fait qu'on a le double avantage de se réveiller mutuellement. Nous rattrapons assez rapidement la queue de la colonne et cela, juste au moment où la tête de ladite colonne est attaquée à Loury.

Étaient-ils quatre comme à Sully, ou bien étaient-ils huit? Voilà encore une chose que l'histoire n'a jamais raconté. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'au lieu de passer sur le corps de cette troupe et d'arriver en 2 heures à Orléans par la belle route, notre général nous fait exécuter demi-tour et de la queue nous voilà devenus la tête ; alors nous prenons des chemins impossibles : des routes que l'on a labourées exprès pour empêcher la cavalerie prussienne de passer. A un endroit, nous trouvons une tranchée à pic (c'est le talus d'un chemin de fer en construction) on se laisse glisser sur le fond de sa culotte et on grimpe le talus à revers comme on peut. En ce qui concerne les bagages et l'artillerie, nini fini, il faut les *abandonner, franchement ce n'était*

[1] Voir la note (A).

pas la peine de changer de chemin, j'aurais préféré abandonner les canons à Loury, après les avoir fait fonctionner et enclouer, alors qu'il eût été prouvé qu'on ne pouvait faire autrement.

Nous voilà donc fort embernés : pas de route, pas de guide. Heureusement la clarté de la lune vient faciliter notre marche. Il commence à faire froid, le pain est gelé sur les sacs. Vers 1 heure du matin, nous venons nous heurter à un amas de terre qui barre la route ; c'est une tranchée *spirituellement faite* pour arrêter l'ennemi et qui n'arrête que notre colonne, mais pas pour longtemps, grâce au 5e bataillon. Je prie le commandant de me donner des hommes de bonne volonté avec les hachettes de campement, en une heure à peine, j'ouvre un chemin quelque peu tortueux (j'avais dû contourner les arbres d'une trop belle venue), qui nous auraient donné trop de peine à couper avec nos joujoux de hachettes, nous avons en cette occasion remplacé la compagnie du génie (le général l'avait égarée avec son matériel d'artillerie). J'ai été secondé dans ma besogne de pionnier par un franc-tireur, habitant de la contrée, qui s'est trouvé là juste à point pour nous servir de guide, car jusqu'alors on marchait à l'aventure, personne ne connaissait la forêt. Enfin nous trouvons une ferme, et un habitant complaisant consent à nous mettre complètement sur la bonne voie, ce qui fait qu'au petit jour nous entrons dans les faubourgs d'Orléans par le faubourg Bannier.

Nous bivouaquons sur les boulevards, on se dispose à faire la soupe et le café ; franchement ce n'était pas du luxe! Je m'en retourne voir mon ami M. **GAGE** (*celui qui précédemment m'avait prêté cent écus*), il me fait préparer un fameux déjeuner dont j'avais grand besoin ; mais pan.., pan., patatra !. les Prussiens attaquent, il faut regrimper le faubourg Saint-Loup, adieu le repas et serrons le ceinturon d'un cran. De ma vie, entre nous je puis vous le dire, je n'ai jamais tant regretté un déjeuner.

La veille, le 15e corps avait été battu à Chilleurs comme je l'ai dit plus haut. Les bataillons de marche des 3 autres régiments d'infanterie de marine étaient à cette chaude affaire, nous avions été réunis le matin sous le commandement du colonel **COQUET**. Il nous fait déployer en tirailleurs dans les vignes. Le bataillon du 4e est en 1re ligne, il perd son commandant et un nombre considérable d'hommes. A ce moment, nous sommes salués d'une décharge par derrière ; c'est un régiment de moblots qui tirent de peur. Le commandant leur court dessus et en sabre, je crois, quelques-uns.

Nous relevons le bataillon écharpé du 4e, il y a une cessation d'hostilités. A la nuit tombante, le feu recommence, nous sommes attaqués par des forces supérieures ; mais comme nous n'avons plus personne pour nous gêner (le grand Etat-Major est en retraite depuis longtemps) nous leur passons sur le corps en perdant le quart de nos compagnons. Ils eurent le glorieux avantage de s'en aller en nombreuse compagnie de casques à pointes qui doivent, j'en suis certain, leur tenir lieu de brosseurs dans l'autre monde, et si mon compte est juste, chacun de nos amis qui, en cette circonstance, a mordu la poussière, doit en avoir au moins deux à son service, si ce n'est trois.

Enfin, le feu cesse, nous remettons la baïonnette au fourreau et nous rentrons tranquillement dans Orléans, éreintés, affamés, énervés, ne sachant même pas pleurer nos camarades disparus. Il y avait quarante-huit heures que nous nous tenions debout, sans boire ni manger et toujours la main sur la gâchette.

Nous traversons la ville déjà déserte ; quelques femmes, du seuil de leur porte entr'ouverte, nous accablent d'injures, nous reprochant de les abandonner. *C'était le bouquet* ! s'entendre dire semblables gentillesses, car enfin si tous les autres avaient fait seulement le quart de notre besogne, ces chenapans d'Outre-Rhin seraient retournés chez eux bien moins nombreux, et bien moins repus ; nos pendules et nos milliards seraient restés chez nous, nos frères d'Alsace-Lorraine ne respireraient pas un air aujourd'hui empesté par autant d'haleines odieusement

étrangères, la *République* eût été consolidée par la victoire, et les *bandits* éhontés, lisez bonapartistes, qui ont causé nos désastres n'oseraient aujourd'hui relever la tête.

En cette circonstance, les bonnes femmes d'Orléans furent injustes, mais pouvait-on leur en vouloir. Cette humeur, en ce vilain moment, n'était-elle pas bien justifiée?

Nous quittons la ville les derniers en traversant un pont de bateaux, dont sous nos pieds les pontonniers coupent déjà les amarres.

A une heure du matin, nous faisons halte ; la Loire, dont nous sommes à deux lieues environ, nous sépare de l'ennemi ; les ponts sont coupés, et nous pouvons nous croire tranquilles.

On fait donc la soupe avec ce qui reste de pain, on grille le café, et un heureux hasard vient, par une aubaine inespérée, récompenser un peu nos peines et donner au bataillon un regain passager de philosophie et presque de gaieté !!!

Une barrique de rhum est échouée dans un fossé. Un zouave égaré en a fait la découverte ; pour la peine, on l'invite généreusement à partager la maigre pitance, et, sournoisement, chacun s'en va remplir sa gourde. Lorsque ma compagnie fut pourvue, je fis passer la nouvelle à la compagnie voisine et ainsi de suite. Une heure après, on repartait et enfin vers les huit heures, on arrivait à Salbris.

Le bataillon part le lendemain pour Vierzon afin d'en ramener les fuyards, plusieurs milliers d'hommes débandés, dont en tête tous les officiers de mobiles. Nous faisons déguerpir de leur lit ces moblots qui y sont couchés depuis plusieurs jours ; les soldats indisciplinés veulent se révolter, notre commandant (*pour l'exemple*) en assomme un d'un coup de crosse et puis cela va comme sur des roulettes. Si M. **TROCHU** avait fait de même ?!!

Quelques jours après la retraite d'Orléans, nous nous trouvons devant Bourges (13 décembre), on campe dans la plaine sur la terre nue, la paille, depuis longtemps déjà, fait défaut ; le seul combustible que nous puissions trouver pour faire notre pauvre popote et nous tenir les pieds chauds la nuit, ne se compose que de rares échalas.

A partir de ce moment, beaucoup de marches, de contre-marches, mais de combats, point ! jusqu'au 9 janvier, à l'armée de l'Est.

Cependant, un jour, on nous fait quitter le campement ; nous partons sur Vierzon à marche forcée, on doit y rencontrer l'ennemi, mais les habitants, avertis de notre arrivée, déterrent leurs fusils, chassent eux-mêmes les Prussiens et, quand nous arrivons, il n'y a plus personne.

Nous dépassons Vierzon et nous formons dans la forêt des postes avancés où nous bivouaquons pendant quelques jours, puis, sans avoir vu l'ennemi, nouvelle retraite aussi précipitée qu'avait été l'arrivée. J'omets de dire que derrière nous s'était avancé un corps d'armée, dont par notre position nous étions les éclaireurs, mais que le diable m'emporte si nous avons jamais vu à nos avant-postes le bout du plumet du général qui commandait ce corps-là, ni d'aucun personnage de son état-major ; nous n'avons même, je crois, jamais su son nom. A ce propos, je me rappelle une histoire, qui, toute vieille encore qu'elle soit, me fait bondir de rage quand j'y songe et quand j'ai lu tout ce qui s'est écrit au sujet de la guerre de 1870-1871.

Relatons ici ce petit épisode.

Nous étions donc en pleine retraite, on s'arrête à Mehun. Là chacun s'installe aux places indiquées, puis on s'occupe de déjeuner. Ayant encore quelques sous de la forte somme empruntée à mon ami d'Orléans, j'invite mon sergent-major et l'adjudant de mon bataillon à déjeuner.

Mehun est une ville toute longue, dont la route forme la principale rue. Une grande auberge est son Café de Paris. Nous nous y précipitons : je fais asseoir mes convives, et, comme dans ces

circonstances, si l'on veut être promptement servi, il faut agir soi-même, je vais à la cuisine chercher notre menu. Capitaines, lieutenants, officiers de tous grades et de tous les corps se croisent, portant précieusement ce qu'ils ont conquis : côtelettes, pommes de terre frites, boudinailles, carafons, etc.

Enfin le calme se fait, un silence religieux indique que le travail de la mastication s'exécute d'une façon sérieuse. Je lie conversation avec mon voisin de gauche, un capitaine de chasseurs à pied qui est accompagné de sa femme.

Au milieu de notre repas, fait irruption dans la salle, un des plumets que nous n'avions pas vus aux avant-postes. Il est accompagné d'un état-major tout reluisant neuf, ciré, botté, astiqué, binocle à l'œil, fourrure au collet, fourrure aux manches, fourrure partout. Le haut bout de la table avait été réservé à ce brillant état-major, qu'il nous était donné d'avoir enfin l'honneur de rencontrer au feu… *de la marmite* !

Après quelques instants, j'entends à ce haut bout de table une conversation dont les termes, que j'ai oubliés, pouvaient se traduire ainsi :

Puisque nous sommes en République, nous pouvons bien nous laisser battre par les Prussiens.

Furieux, je me lève, et, assénant un coup de poing sur la table, j'impose forcément le silence, puis j'interpelle ce haut bout de table, en leur demandant de qui ils tiennent leurs appointements et si, avant la République, il n'y a pas la France, et qu'en définitive, quand on ne veut pas se battre, on ne touche pas des appointements, et me voilà parti… Le capitaine me poussait du pied, mais il fallait que ça déborde, puisque l'occasion s'en présentait.

Un de ces plumets m'interpelle à mon tour.

- Lieutenant, savez-vous., etc.

- Je ne suis pas lieutenant du tout (si ce n'est par aventure), je suis un bon bourgeois de Paris, qui, à l'exemple de plusieurs *milliers de mes compatriotes*[1] ont quitté : famille, commerce, pour défendre le pays contre l'invasion que votre Empereur damné, aidé de ses acolytes, nous a amenée en France. Moi, bourgeois, je fais métier de soldat, et vous, soldats, vous ne faites même pas métier de bourgeois. Et pour ceux qui ne seront pas contents, voilà mon nom.

Et je leur flanquai ma carte au nez.

Nous sortîmes de table les derniers. Les binocles et houppelandes fourrées avaient disparu[2].

Nous voilà donc revenus devant Bourges, où nous bivouaquons dans la crotte jusqu'au 22. Ce jour-là, nous embarquons pour l'armée de l'Est qui est en formation, nous arrivons le 24 à Châlon-sur-Saône, c'est-à-dire qu'à pied nous aurions été un peu plus vite, tant l'organisation des chemins de fer était défectueuse. On nous cantonne à Châtenoy-le-Royal à 2 kil. de Châlon.

---

[1] Ici j'ai voulu répondre à une infâme diatribe écrite par un M. Bûcheron, dit Saint-Genest, ex-officier de cavalerie, qui, entre autres faussetés et turpitudes dont son livre est hérissé, calomnie et insulte tout au long, le peuple de Paris, le représentant comme l'allié des Prussiens (page 63 des Lettres d'un soldat).
La résistance pendant le siège a pu suffisamment prouver le contraire, mais peu importe à ces impérialistes, qui ne reculent devant aucun moyen pour tromper le peuple, car le mensonge est leur arme favorite, sans compter les chassepots.

[2] Vous entendez bien que tout au moins les trois quarts de ces gaillards-là étaient des officiers de rencontre, moblots pour la plupart, n'ayant eu pour gagner leur grade que la peine d'endosser leur uniforme. On pouvait encore trouver parmi eux quelques-uns de ces nombreux officiers de parade et de salon qui, sous l'empire, gagnent leur avancement en conduisant le cotillon.
Vous ne savez pas ce que c'est que le cotillon? Ni moi non plus, sauf (ainsi que je l'ai ouï dire), que c'est une espèce de danse qui faisait alors fureur dans les fêtes impériales. C'est ce que l'Empereur Napoléon III nous a laissé en échange de l'Alsace et de la Lorraine et de notre prestige militaire perdu : *Le Cotillon*!!!

Jusqu'au 31 décembre où nous quittons ce bivouac, on s'occupe à manœuvrer et à remettre ses équipements dans le meilleur état possible, afin d'occuper la troupe et de l'empêcher de geler sur pied. C'est toujours 7 jours de repos et d'avance donnés à nos bons amis les *Prussiens*, que diable ! il fallait faire les choses galamment. Le 31, nous partons et nous suivons la route indiquée page 39 et suivantes.

A partir de ce moment, tout va bien (ça n'a pas duré longtemps), l'armée marche avec entrain, l'intendance fait son devoir, les vivres et les munitions sont distribuées régulièrement, les colonnes s'allongent en bon ordre. Le télégraphe s'installe pas à pas derrière notre général en chef; on sent qu'on a un véritable soldat à sa tête, une main sûre et une âme énergique, c'est BOURBAKI[1], secondé par des hommes qu'il avait probablement su choisir ; l'armée a confiance. Cette fois, on connaît ses généraux et, de plus, on les voit marchant toujours en tête.

De quoi s'agit-il ? de marcher vite, de délivrer Belfort et de se jeter soi-même en Allemagne, ou faisant demi-tour sur Nancy, de prendre à revers l'Allemand si occupé à faire ripaille, mais pour cela Paris doit tenir bon encore quelque temps[2]. Tout va donc bien. L'ennemi qui veut nous arrêter est battu et refoulé tous les jours.

Notre corps fait partie de la réserve, nous n'avons donc pas part aux coups, niais patience, notre tour viendra. A Villersexel, cela chauffe, nous sommes au feu.

Enfin nous arrivons à Coisevaux. Devant nous est l'armée qui assiège Belfort. Nous entendons le feu de la place.

Le 14 au soir, on nous met en première ligne et nous sommes avisés que le lendemain nous aurons à attaquer la position qui nous fait face *(le Mont-Vaudois)*, c'était un assaut à donner, l'artillerie prussienne étant hissée sur cette position élevée et formidablement défendue.

Donc chacun se prépare, on pressent que le lendemain ce sera une chaude journée, malgré les deux pieds de neige qui couvrent la terre.

Les réflexions ne sont pas gaies, de sinistres bruits, venus on ne sait d'où, circulent dans cette soirée[3] et puis voilà la réserve en ligne, c'est-à-dire les meilleures troupes, alors qu'elle ne devait arriver qu'à la rescousse et pour soutenir les parties faibles de la ligne de combat. C'est ce que, dans un ordre du jour, notre *Général* nous avait dit pour nous consoler de la perte de notre place aux avant-postes.

Le jour se lève, pour ma part j'avais mal dormi au coin de notre feu de bivouac qui fumait sans nous chauffer. J'avais eu de mauvais pressentiments pour le lendemain, la lumière dissipe un peu les papillons noirs qui m'avaient tenu société pendant cette veillée.

Le 15, le bataillon va prendre position sur la montagne qui domine Coisevaux ; en face de nous est, comme je l'ai dit plus haut, le Mont-Vaudois. Près de nous et sur notre flanc droit est dressée une batterie d'artillerie qui échange ses projectiles avec l'ennemi. Cette journée se passe sans autre incident, quelques hommes sont atteints par des éclats d'obus, Le lendemain, au matin, nous sommes tout étonnés de ne plus apercevoir notre artillerie.

Pendant la nuit, notre brigade avait commencé son mouvement de retraite, ainsi se confirmaient toutes les rumeurs sinistres de la veille, et il nous restait, à nous, le devoir d'arrêter l'ennemi s'il lui prenait fantaisie de nous donner la chasse. Nous restons donc là toute la journée ; le capitaine **MONTAGNE**, dont la compagnie était de grand'garde, avait déployé dans la plaine son 1er

[1] Il a fallu en rabattre.

[2] Tels étaient les on-dit du bivouac.

[3] On dit que le général Bourbaki s'est tué ou est tué, que Paris s'est rendu, que les Prussiens nous arrivent à l'arrière, etc., etc.

peloton et il le faisait manœuvrer en tirailleur aussi sérieusement que si toute l'armée était restée derrière nous. Passé dans sa compagnie et commandant du 2e peloton, j'imitais sur la crête de la montagne la manœuvre de mon capitaine. Le 1er peloton, par sa position désavantageuse, eut à souffrir de la fusillade, mais, mieux abrité, je ne perdis personne, et, pour tout dire, les Prussiens nous tiraient dessus comme par acquit de conscience. Vers 4 h., nous fûmes relevés par le 39e de marche, un solide régiment, et le soir nous battions à notre tour en retraite.

Alors de nouveaux bruits circulent. Nous voilà en pleine retraite, ce n'est plus cependant la débâcle d'Orléans, c'est une retraite en bon ordre ; on tourne le dos, mais tout prêts à faire volte-face et à montrer les dents.

L'ennemi ne fait pas mine de vouloir nous inquiéter ; il se tient à distance respectueuse. Au surplus j'avais pu remarquer que les pièces sur le versant qui nous faisait face à Coisevaux étaient démontées. Nous avions donc été à deux doigts du succès. Il ne nous a manqué que d'arriver quelques jours plus tôt ou que Paris tienne quelques jours de plus, mais quand on réfléchit à tous ces événements, on doit se dire que nous avons eu bien peu de chance.

C'aurait été fait à la main que les événements n'auraient pu tourner plus mal.

Ce ne sont ni les généraux ni les soldats qui ont fait défaut, c'est la male chance, c'est l'incurie des négociateurs de la paix, qui, avant de rendre Paris, avaient oublié qu'une armée victorieuse, l'espoir de la France, était près de sauver le pays et d'arrêter dans sa marche la roue de fortune des Prussiens, car il est évident que la levée du siège de Belfort changeait bien les choses, et j'ai appris par la suite, en allant à Saint-Nicolas, près Nancy, où je possédais un établissement, qu'à ce moment les Prussiens faisaient leur sac, de même qu'après la bataille de Coulmiers, ils faisaient leurs malles à Versailles.

Paris, qui ne voulait pas se rendre, dut cependant capituler et la moitié de l'armée prussienne, arrêtée devant ses murs, put venir renforcer l'ennemi que nous avions à combattre et c'est pour ne pas être pris à revers par des forces supérieures que nous dûmes battre en retraite pour sauver notre armée et ses équipages.

Je n'entrerai pas dans les phases de cette retraite. Pour donner le temps aux troupes de gagner au large, nous restions souvent en arrière à la façon du chien de berger qui fait face au loup pour défendre son troupeau ; c'est ainsi qu'à Bians, le 29, l'infanterie de marine soutenait un combat de nuit pour protéger la retraite d'une brigade qui s'était laissée surprendre à 2 kilomètres de là à Sombacourt.

Voilà encore une drôle d'histoire. Dans la journée, nous avions passé devant cette brigade, la gagnant au pied et nous étions allés camper à Bians, la dépassant de 6 kilom. environ. Nous avions pu remarquer son parc d'artillerie, ses caissons, tout cela en bon ordre, et, 4 heures après, v'lan ! plus rien du tout. Quelques centaines de Prussiens tombent sur ce corps, qui n'avait su se garder, et le met en déroute ; il nous arrive dessus sans que nous puissions l'arrêter : tout ce que nous pouvons faire, c'est de nous ranger sur la route pour protéger la fuite. Mais les Prussiens, satisfaits de leur coup de main, se contentent de fricoter la popote de cette malheureuse brigade, qui perdit ainsi sans coup férir la plus grande partie de son artillerie et de ses équipages, et, ce qui était encore assez désagréable, son souper.

Il courait des bruits d'armistice dans lesquels le général commandant avait probablement pris trop de confiance.

Nous partions à notre tour vers 11 heures du soir, moins le 1er peloton de la compagnie M. qui, postée en avant-garde dans la forêt au-dessus de Bians[1], ne se replia que le lendemain sans coup

[1] Dans ce fameux pays de Bians, le maire nous refuse, pour abriter nos soldats, l'entrée d'une espèce de halle !!! Les Prussiens, le lendemain, ont probablement couché dans son lit et lui à sa porte.

férir. Nous bivouaquons sans feu dans la plaine couverte de plusieurs pieds de neige ; le lendemain à 6 heures du soir au moment de nous mettre à table (je parle ici au figuré), ordre subit nous est donné de partir.

Nous faisons une marche pénible, la neige nous aveugle, des hommes ont les pieds gelés ; d'autres, vaincus par la fatigue et les privations de toutes sortes, refusent d'aller plus loin et meurent dans les fossés. La neige nivelle le terrain et quelques heures après, un petit monticule indique seul la place où ils sont tombés.

Au petit jour, nous entrons dans Pontarlier. Nous frappons inutilement à toutes les portes pour avoir des vivres et du feu ; elles restent closes. Ces bons habitants de Pontarlier, ne faut-il pas qu'ils gardent leurs provisions pour les Prussiens, comme ils ne craignent pas de nous le faire entendre, et nous bivouaquons dans les rues jusqu'à 10 heures du matin environ avec la neige pour tout lit de repos. Enfin quelques boutiques s'ouvrent, mais, ni pour or, ni pour argent, on ne trouve des vivres, il faut serrer son ceinturon. Vers les 10 heures, le 5e bataillon escalade la montagne qui domine Pontarlier et y bivouaque sous les arbres de la forêt. Nous apprenons vers les 4 heures du matin par les soldats qui étaient descendus en corvée, qu'il n'y a plus de troupes en ville et que les batteries d'artillerie qui étaient postées non loin de nous, sur le versant de la montagne, sont parties dans la nuit.

Le commandant descend en ville, il y trouve le colonel **COQUET** qui lui confirme la nouvelle. Nous avions été oubliés sur notre montagne ; nous descendons à notre tour et aux premiers rayons du soleil levant, nous apercevons distinctement dans la plaine les Prussiens qui s'avancent sur plusieurs colonnes vers Pontarlier. Nous prenons la ligne du chemin de fer avec l'intention de battre carrément en retraite, mais notre marche est encombrée par des troupeaux de fuyards de toutes armes, par des femmes, des enfants, des bestiaux, etc., etc.

Au bout de 2 ou 3 heures de cette marche au pas ordinaire, nous recevons l'ordre de faire volte-face, d'attendre l'ennemi de pied ferme et de l'arrêter le plus longtemps possible ; nous nous échelonnons donc dans la forêt montagneuse qui, à la sortie de Pontarlier, domine le chemin de fer et au bout de quelque temps nous voyons poindre les premiers casques à pointes.

L'ennemi qui croyait n'avoir affaire qu'à des fuyards, ne trouvant plus la victoire si facile, hésite, alors que, profitant de ses bonnes positions, notre réserve, composée de l'artillerie embusquée au fort de Joux, du 38e et du 39e de marche, je crois, de quelques bataillons de chasseurs et de l'infanterie de marine, arrête toute la journée les Prussiens, ce qui permet à notre armée de gagner la Suisse.

Ici finit l'histoire de notre bataillon décimé. Ma compagnie, restée en enfant perdu, se replie par un grand détour vers le défilé que défend le fort de Joux. Une autre partie du bataillon rejoint le général **COQUET** pendant que deux de nos compagnies, empêtrées dans les neiges et empêchées par les fuyards, sont surprises et faites prisonnières après quelques heures de combat[1].

Nous franchissons la frontière pendant la nuit ; je m'étais préalablement muni, chez un marchand de Pontarlier, d'un costume que j'endossai avant d'arriver devant les autorités Suisses. Je n'eus donc pas à décliner ma qualité d'officier et, deux jours après mon entrée en Suisse, je m'embarquai à la gare de Genève avec mon soldat **MOULIN**, que j'avais déguisé en paysan.

Arrivé près de Lyon, je le laissai dans son petit village, à Saint-Sorlin, et je me mis en route pour le midi ; bientôt j'arrivai à Bordeaux, où je retrouvai le commandant **LAURENT** et

[1] Tel fut le sort final de la brave compagnie G. Elle ne comptait plus que des débris. Une trentaine d'hommes plus ou moins avariés, plus d'officiers, et de ses 14 sous-officiers, 4 seuls avaient survécu : Vallancourt, Tahié, Lévy et le philosophe Fortunato.

beaucoup d'anciens compagnons. D'autres bataillons étaient en formation, je repris mon service ; puis, la paix étant signée, je demandai un congé de 3 mois pour venir voir ce qui se passait à Paris et savoir si tous les miens avaient résisté aux horreurs d'un siège auquel personne n'aurait songé à assigner une aussi longue durée, siège qui certainement aurait été levé si on eût bien voulu utiliser la bravoure et la bonne volonté des véritables habitants de Paris.

Les femmes surtout furent héroïques d'abnégation, de courage et de dévouement.

Grâce aux précautions prises avant mon départ, je retrouvai toute ma famille en bonne santé, voire même le chat, seul mon chien avait péri dans un combat disproportionné dont un os probablement avait été la cause dans ce temps de disette.

Ma maison était restée debout, les obus prussiens lui avaient, comme à moi, passé par-dessus la tête.

Sur ces entrefaites arrivèrent les événements de la Commune et le second siège de Paris ; à ce sujet je reproduis le rapport que j'écrivais à notre Amiral, Ministre de la marine, en date du 21 avril 1871, rapport qui terminera les aventures d'un ancien marsouin, pendant les années 1870-1871.

MON AMIRAL,

Conformément aux instructions que vous aviez bien voulu me donner par lettre en date du 24 mars dernier, j'ai cherché à diriger sur Versailles les soldats de l'infanterie de marine qui étaient errants dans Paris, mais la sortie étant devenue presqu'immédiatement impossible, j'ai réuni chez moi ceux qui désiraient ne pas entrer dans les rangs des fédérés.

Ils étaient au nombre de onze et provenaient de deux compagnies surprises et désarmées à leur arrivée de Toulon, lors de leur entrée en gare. Les hommes de ces compagnies étaient casernés dans un atelier de la rue Blomet et mis sous la surveillance d'un fort piquet de fédérés, cependant ils étaient libres de sortir. Je tâchai d'en recruter le plus possible, parce qu'ayant trouvé au Ministère de la Marine le moyen de les réarmer, j'espérais, avec ce détachement, pouvoir donner un concours efficace à l'amiral **SAISSET**, commandant alors la garde nationale ; mais beaucoup de ces soldats, mal conseillés par leurs sous-officiers, préférèrent rester dans l'inactivité.

Après le départ de l'amiral commandant la garde nationale, et la retraite, dans leur logis, des gardes nationaux du parti de l'ordre, tout le pavé appartenant aux fédérés[1], je dus railler mes

[1] Les fédérés ou communards, gens de la Commune, étaient composés comme suit : une collection de gens égarés ou affolés, à la suite de six mois de jeûne, de rage et de colère rentrées.
Puis venaient tous les hommes valides qui, étant restés dans Paris, avaient été incorporés de force dans ces bandes, alors que l'amiral Saisset abandonnait la garde nationale du parti de l'ordre après lui avoir dit : Vous pouvez rentrer chez vous, tout va bien!
Le lendemain, tout le pavé était aux communards! ! !
La Commune se composait ensuite de tous les repris de justice, forçats en rupture de ban et de tous les bandits des pays étrangers. Par exemple, à Amiens, où j'eus l'occasion d'aller quelque temps après, sur 800 individus mis sous la surveillance de la police, il n'en restait pas 25. Parmi les brigands venus de l'étranger, on comptait principalement des Polonais et des Allemands, des Allemands surtout. Toute cette tourbe existait dans Paris, pour moitié déjà pendant le siège, et le reste y était rentré après l'abandon par l'armée régulière de tous les forts, sauf celui du Mont-Valérien. En un mot, Paris, en récompense de sa belle défense, était resté livré à la merci des bandits de toutes les catégories et de toutes les nations.
Voilà de quoi se composait la Commune et non des habitants de Paris, dont la plus grande partie de la population valide avait fui, se voyant abandonnée. Ceci en réponse à toutes les insanités écrites contre la ville de Paris et ses habitants par ce: soi-disant conservateurs qui pouvaient éviter, avec un peu plu: d'adresse, cette guerre civile, par exemple en n'oubliant pas lei chevaux pour aller enlever les canons sur les buttes Montmartre Les bandits ont fait ripaille pendant un mois; ils ont assassiné pas mal d'honnêtes gens, tué beaucoup de braves soldats. Ceux.ci sont rentrés à leur tour, et n'ayant pas à choisir, ils ont tiré dans le tas, tant pis pour ceux qui s'y trouvaient par force.

hommes chez moi où je les casernai. J'occupais leurs loisirs par des théories sur le montage, le démontage, le service intérieur, etc. Les appels se faisaient aux heures réglementaires, et j'attendais ainsi le moment d'agir utilement et efficacement. Si tous les hommes de cette compagnie de la rue Blomet eussent répondu à mon appel, j'aurais pu, dès ce moment forcer le passage par la porte d'Auteuil, passage que j'avais étudié, mais je n'osais tenter l'aventure avec le peu dont je disposais.

Cependant, ayant des hommes, des armes et de munitions, il était à craindre que les gens de 1a Commune ne se préoccupassent de ma maison ; je ne craignais pas la dénonciation des gens du quartier nous étions pour eux une espèce de garantie, ils avaient moins peur, et s'il y avait eu quelque revirement énergique de la part de la population honnête, mon petit noyau d'hommes aurait pu servir de point de ralliement.

C'est par un sergent de la compagnie, le nommé **BERNARD**, que j'ai été dénoncé à la commune[1].

Le samedi 8 avril, à 1 heure de l'après-midi, 'étais dans mon bureau, les hommes étaient occupés à réparer leurs vêtements, d'autres étaient sortis, lorsque tout-à-coup il se fait un grand tumulte ; une vingtaine de fédérés, le chef (un Polonais), sabre au poing, les hommes, baïonnette au canon et le fusil chargé, se précipitent dans mon magasin ; non fils m'apporte mon revolver, mais on le lui enlève avant que je puisse le saisir ; je juge la situation insoutenable en apercevant dans la rue toute une compagnie, et pour éviter le massacre des gens qui habitent la maison, je me rends.

Les hommes qui étaient casernés dans un autre corps de bâtiment attendaient mes ordres, mais lorsqu'en sortant je vis la rue gardée par tout un bataillon de ces forcenés dont la moitié étaient ivres, je les engageai à se rendre également ; ils étaient 6, le caporal **ESNAULT** et 5 conscrits. Les armes et les munitions furent mises à l'abri ; les cinq soldats et le caporal vinrent se joindre à moi, cinq hommes étaient absents. Mon fils, âgé de 15 ans, fut également arrêté, pour m'avoir apporté mon revolver.

Nous avons alors été conduits à l'École militaire en arrivant dans la cour, j'ai vu tout le reste de la compagnie qui, de son côté, avait été arrête rue Blomet, où elle casernait depuis son arrivée Paris.

Après quelques explications avec le capitaine, se disant commandant de place[2], mon caporal et les hommes furent relâchés et joints à leurs camarade, ils devaient tous être armés pour être incorporés (force dans leurs bataillons ; cependant, à mon départ de Paris, j'ai su qu'il n'en avait encore rien été, mais qu'on les maltraitait, qu'on les nourrissait très-mal cela probablement pour les engager à accepter service et les trente sous.

Les hommes que j'avais eus chez moi revenaient tous les jours à la maison, parce que la Commune leur distribuait pas de vivres en suffisance.

Les Tuileries, la Cour des Comptes, le Palais de Justice, le Ministère des Finances ont été brûlés et à cela je ne vois qu'une catégorie de gens qui ont pu s'en réjouir, ce sont les gens de l'Empire qui osent relever la tête et insulter à la République car ces incendies ont fait disparaître les traces de 18 années de fraudes, de turpitudes et de gâchis administratif.
C'est probablement ce qui, aujourd'hui, leur donne le courage de le prendre de si haut, sûrs qu'ils sont de jouir de l'impunité.

[1] Par la suite, j'ai appris qu'un habitant de mon quartier, cordonnier de son état, et qui passait pour un espion bonapartiste, avait coopéré à cette belle besogne.

[2] J'appris plus tard que c'était au trop fameux RAZOUA que j'avais eu affaire.

Cependant, malgré tous les mauvais traitements j'ai pu apprendre que, sauf les sous-officiers, les deux clairons et peut-être deux ou trois hommes qui ont pris du service chez les fédérés, le reste de la compagnie était restée fidèle au devoir.

Mes hommes étant libres, on voulut bien s'occuper de moi et décider que j'allais être fusillé et que mon fils serait conduit à la préfecture.

Je fis des observations et je dois dire que nos soldats de la marine, et principalement ceux que j'avais eus chez moi, quoique sans armes, ne paraissaient pas disposés à laisser faire ; puis quelques hommes, parmi les fédérés eux-mêmes, s'interposèrent et il fut décidé que je serais conduit à la préfecture. Là, nouvel interrogatoire d'un nouveau commandant de place[1], d'où il résulte qu'étant accusé d'avoir des intelligences avec Versailles, je dois être fusillé ; l'exécution est remise au lendemain matin 6 heures et demie. Je parviens alors à faire relâcher mon fils et je suis incarcéré au dépôt de la préfecture de police.

Il paraît qu'on m'oublie dans ma cellule, et ce n'est qu'au bout de quatre jours que je subis un nouvel interrogatoire[2] et enfin le dimanche 16 dans l'après-midi, après avoir été étonné de ne pas être passé par les armes chaque matin, je suis mis en liberté à la place d'un des leurs, mon homonyme.

Je ne réclame pas, mais je ne fais qu'apparaître à ma maison et je quitte Paris avec toute ma famille [3].

Pendant mon incarcération, les fédérés sont revenus à plusieurs reprises chez moi, ils ont fini par découvrir les armes, mais non les munitions que l'on avait eu le temps de faire disparaître.

Ils ont pillé ce qu'ils ont trouvé à leur convenance, les sacs des hommes, les vivres, mes fusils de chasse, un fusil de salon, mon sabre, toute une panoplie, et jusqu'à ma longue-vue, le seul objet que j'aie pu rapporter de mes campagnes de la Loire et de l'Est ; enfin ils ont réquisitionné pour ces hauts faits une voiture de déménagement. Le sergent **BERNARD** présidait à toutes ces fouilles sondant les parquets, ouvrant les meubles et c'est lui-même qui s'est emparé de mon épée.

Mon Amiral, si je ne vous ai pas adressé plus tôt ce rapport, c'est parce que j'ai contracté, pendant mes neuf jours d'incarcération, une espèce de fluxion de poitrine, qui m'a contraint de me soigner sans retard.

Veuillez, mon Amiral, recevoir, etc.

Quelques jours après avoir écrit ce rapport, je rejoignais le bataillon qui entrait dans Paris un des premiers. Sa course s'arrêta à l'église Saint-Ambroise il subit des pertes sensibles dans cette malheureuse affaire.

Tout étant terminé aussi bien avec la Commune qu'avec MM. les Prussiens, je repris le cours de mes occupations pacifiques, mais toujours avec l'espoir d'entendre sonner l'HEURE DE LA REVANCHE assez à temps pour avoir encore la force de faire ma partie dans le jeu[4] .

---

[1] Un graisseur de machines, déguisé en capitaine et qui croyait bien l'être en réalité.

[2] Le célèbre Raoul Rigault me promet mon affaire pour le lendemain sans faute.

[3] Je fus bien inspiré. Le lendemain, Delescluze, mon aimable voisin, venait m'arrêter derechef.

[4] J'écrivais cela il y a 9 ans. J'ai donc aujourd'hui plus d'un congé sur la tête et on a perdu si bien le temps pendant ces dernières années, que je crains bien que nous ne soyons pas prêts de sitôt, de telle sorte que si la chose arrive, je pourrais bien être complétement enkylosé ; mais mon fils, aujourd'hui sergent major dans mon vieux 2e régiment, me remplacera au feu, ce qui me sera une fiche de consolation.

Je fais suivre ce récit de quelques notes émanées des Prussiens et qui viennent appuyer ce que j'ai dit de l'infanterie de marine. J'aurais voulu raconter aussi le Journée de Bazeilles, où, toute une journée, 10,000 hommes d'infanterie de marine tinrent tête à toute une armée prussienne, mais je n'eus pas l'honneur d'assister à cette hécatombe, où la moitié des nôtres succombèrent si glorieusement.

NOTE A[1]

« Comme nous venons de le voir, le détachement hessois du colonel **WINCKLER** était le seul qui eût éprouvé un échec. Il fut obligé de se retirer à Achères et d'y passer la nuit sur le qui-vive, entouré de francs-tireurs ennemis. Pourtant il put se relier avec la 20e division (10e corps) qui, arrivant le soir près a de Neuville, y trouva l'ennemi et une demande de secours du colonel Winckler. Le général von **KRAATZ**, qui commandait cette division et n'avait qu'une brigade, l'autre ayant été laissée au général **HARTMANN**, voulait combiner une attaque immédiate sur Neuville avec les troupes hessoises. Mais celles-ci, retirées à Achères, ne pouvaient arriver à temps et le général, après avoir enlevé les abords du village, dut remettre son attaque au lendemain. Le reste du 10e corps et le quartier général restèrent à Chilleurs.

» La plus grande inquiétude du général en chef était pour son extrême gauche, où le général Hartmann avait été laissé pour observer le pays entre l'Essonne et le Loing. Comme il n'avait qu'une division de cavalerie, quatre bataillons d'infanterie et deux batteries, il lui eût été complétement impossible d'arrêter les 18e et 20e corps français qu'il avait devant lui, si ceux-ci, conduits par un général énergique et entreprenant, avaient repris l'offensive et marché sur la forêt de Fontainebleau. Ce mouvement était si naturel, qu'on ne doutait pas de le voir exécuter. Le général en chef français ne pouvait plus rappeler à Orléans son aile droite qui était très-forte ; qu'y avait-il de plus simple que de la pousser en avant pour dégager les trois autres corps que l'ennemi serrait de près ? La chose eût d'ailleurs été sans danger, la ligne de retraite sur le sud-est restant toujours libre. *On ne saurait dire quelles conséquences une pareille manœuvre des Français eût pu avoir pour la IIe armée.* Tout au moins celle-ci eût-elle été forcée de se diviser après la victoire d'Orléans, d'exécuter pendant longtemps, dans des directions tout à fait divergentes, des marches pénibles, de livrer de rudes combats et tout cela avec la perspective de n'obtenir de résultats d'aucun côté. »

Dans la 1re édition de cette petite brochure, que je réimprime pour le plaisir de quelques camarades qui me l'ont demandée, j'avais franchement critiqué le général d'Aurelles de Paladines pour nous avoir laissé stationner après la bataille de Coulmiers et voilà que les Prussiens me donnent, ou plutôt nous donnent raison à tous, car tel était le sentiment général, sentiment que je n'ai fait que traduire.

« La seconde nouvelle arriva à trois heures du matin venant » de l'armée du grand-duc. Datée du 4 décembre, dix heures trente minutes du soir, elle ne contenait que ces mots : a D'après une convention conclue avec le commandant d'Orléans, j'y entre ce soir à onze heures et demie avec la 17e division et la 1re division bavaroise. A la même heure, toute la partie de la ville située sur la rive droite sera évacuée.

» Signé : FRÉDÉRIC-FRANÇOIS. »

« Les sept ou huit bataillons qui, avec deux batteries gardaient Neuville-au-Bois, durent, à cause du mauvais état de la route de Saint-Lyé, se retirer sur Orléans par Rebréchien. Ils s'égarèrent dans les bois, vinrent se heurter près de Loury au 3e corps prussien, et se trouvèrent entraînés dans la déroute à générale[2].

[1] D'après le récit du capitaine von der Goltz, du grand état-major prussien.

[2] Ici l'historien prussien fait erreur, la troupe dont il parle formait la brigade du général Minot dont notre bataillon faisait partie, elle se heurta bien à Loury contre les Prussiens, après le combat de Neuville, mais elle fit demi-tour et, comme je l'ai dit

« La grande armée de la république française avait subi son premier désastre. Elle avait perdu au moins 30,000 hommes du 1er au 4 décembre. Elle était abattue et désorganisée.

NOTE B.

« Quant à la marine, qui s'est couverte de gloire par les services rendus sur nos frontières de terre et deux fois autour de Paris, contre les Prussiens et contre l'anarchie, aucune réduction ne vous sera proposée qui puisse nuire à l'entretien de son héroïque personnel, ni à ses armements indispensables. Les constructions qui auront le double avantage de maintenir l'effectif de notre flotte, et de conserver dans nos arsenaux nos ouvriers les plus habiles seront continués. Toutefois ces vastes » travaux qui nous ont coûté depuis quelques années plusieurs centaines de millions, pour des essais très-remarquables, mais qui ont fait plus d'honneur à notre génie national que de profit à la force définitive de notre flotte, seront ajournés. Le temps est venu de profiter à notre tour des essais des autres nations » après les avoir tant enrichies des nôtres. »

Message du Président de la République.
8 décembre 1871.

LA PRIÈRE D'UN MARSOUIN[1].

GRAND MAITRE de toutes choses, Toi qu'on dit être le DIEU DES ARMÉES ; fais en sorte que l'heure de la *Sainte Revanche* sonne avant celle de ma mort et conserve-moi en vigueur et santé jusqu'au moment tant désiré, où je pourrai de nouveau joindre notre ennemi détesté et faire encore ma partie dans ces futurs combats, qui, TOI aidant, nous rendront nos provinces envahies. Souviens-toi, GRAND MAITRE, que nos frères tombés sur tant de champs de bataille te demandent vengeance chaque jour, car il est évident que pour d'aussi vaillants compagnons, Saint Pierre aura ouvert en grand les portes de ton *Saint Paradis.*
Exauce donc leurs vœux et le mien.

Amen.

****

précédemment, arriva à Orléans le lendemain sans être en déroute, mais marchant au contraire en très-bon ordre. La déroute n'a commencé qu'après la convention faite avec le Grand Duc, par la Commandant d'Orléans, qui lui livra la place après un simulacre de combat que nous primes au sérieux par cette raison assez plausible que bon nombre d'entre mus y restèrent.

[1] Marsouin s'entend d'un soldat d'Infanterie de marine, bruni par le soleil des tropiques, et aguerri par de nombreux combats livrés sous toutes les latitudes.